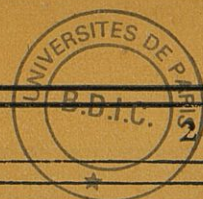


6^e Année. — N^o 232.

Le numéro : 40 centimes.



27 Mars 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

N. Fachitch

Abonnement p^r la France: 20Fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

FOP54



IX (Suite)

» Songez donc ! à ne considérer les radio-vibrations que comme un processus retardateur ou accélérateur de la vie mentale, elles impliquent déjà la possibilité de conférer à l'être humain des supériorités incommensurables. C'est au cours des conférences que je faisais devant les membres de la Société théosophique de Calcutta que se présenta à moi un homme jeune encore, au visage ardent et passionné, aux yeux profonds de penseur, d'illuminé aussi, et dont toute la personne donnait une extraordinaire impression de force, de souplesse, d'élasticité physique et morale. Il y avait en lui de l'apôtre, de l'acrobate, du pasteur et du dompteur. Vous avez reconnu Rip Sing. Il me séduisit et me conquiert rapidement, et j'acceptai presque d'emblée l'or qu'il mettait à ma disposition pour construire mon sidérateur. Je souscrivis bien volontiers aussi à la condition unique, très légitime, à laquelle sa commandite était subordonnée : l'appareil nous appartenait à tous les deux et je l'initierais au secret de son fonctionnement.

» Je tins mes engagements d'ailleurs, et c'est alors seulement, quand il crut être maître de tous les organes délicats de l'appareil, c'est alors que Rip Sing se démasqua. Son rêve, Messieurs, était non seulement de renverser la domination anglaise aux Indes, mais d'y créer une république dont il serait, lui, le chef suprême, une république de 350 millions d'âmes et qui s'annexerait par la suite tous les pays asiatiques, tout cet Extrême-Orient que l'essor vertigineux du Japon hante d'une sorte d'incoercible fièvre de progrès, de renouveau, d'indépendance, le Siam, les îles de la Sonde, la Chine et le Japon eux-mêmes, républiques de demain.

» Ses moyens ? La terreur simplement, la terreur des hécatombes dont on menacerait l'univers.

» Non que Rip Sing eût une âme sanguinaire de nature, au contraire ; il espérait bien, disait-il, et je crois pouvoir me porter garant de sa bonne foi sous ce rapport, il espérait une révolution pacifique, mais les événements pouvaient lui donner tort, et alors il se fût peut-être résigné au pire.

» En attendant, pour ne sacrifier que le minimum de vies humaines, épargner surtout ses compatriotes, les Hindous, il avait décidé de débiter à Java d'où le fléau déchaîné bondirait d'un seul coup au centre des Indes anglaises, où la besogne serait facilitée par la légende de terreur qui le précéderait, l'histoire universellement ébruitée de sa première campagne aux Indes hollandaises.

» C'est à Batavia même où nous nous étions rendus pour une série d'expériences inoffensives que Rip Sing me dévoila son plan, m'expliquant qu'il avait des longtemps gagné à sa cause le prince Makoro, lequel acceptait de lever le premier l'étendard de la révolte.

» Mon refus énergique de participer à aucune action insurrectionnelle n'empêcha rien, comme vous le savez. Rip Sing confisqua mon sidérateur et, sans user d'aucune violence, je dois le reconnaître, me retint prisonnier, ce d'autant plus facilement que l'espoir de lui reprendre l'appareil à la faveur des troubles prévus m'attachait à ses pas presque volontairement. Cet espoir me paraît bien compromis aujourd'hui, mais j'ai du moins la consolation de penser que ma découverte ne desservira pas la cause de l'humanité ; je le suppose du moins, car Rip Sing ne s'est plus servi de l'appareil depuis le jour où il a failli tuer les délégués du gouvernement général et mon ami Pol-Ranc, et j'ai cru comprendre que, ce jour-là, il l'avait détérioré sans remède en suspendant l'émission trop soudainement.

Voir les nos 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230 et 231 du *Pays de France*.

» J'abrège. Vous savez avec quelle rapidité le kraton a été évacué quand Rip Sing a compris que son geste brutal avait tout gâté. Les émissaires que le prince entretenait au palais du résident lui avaient appris que le gouvernement général était décidé à sévir sans merci. En quelques heures toute la citadelle fut prête à rentrer sous terre, si je puis dire. Les convois et les chevaux, le bétail, à l'exception de quelques bêtes, sortirent par la grande porte, celle du pont-levis, et filèrent par la route en lacets vers l'orifice supérieur des souterrains, celui qui débouche dans la montagne. Le reste, les hommes, les femmes, passa par le vieux cèdre du temple de Kali.

» Le prince n'eut qu'un chagrin, celui de se voir obligé de licencier la vieille ménagerie de ses ancêtres, bien dépeuplée d'ailleurs et fort mal entretenue depuis l'abandon de la citadelle comme résidence officielle du sultan. Elle ne comptait guère qu'un couple de lions d'Afrique, le mâle et la femelle, ceux avec qui M. Montal et ma fille ont eu maille à partir, de vrais lions de ménagerie, redoutables seulement quand ils ont faim, un puma, des gypaètes et quelques singes dont un orang très intelligent et familier auquel je m'intéressais fort et que Rip Sing avait dressé à des tours étonnants.

» Voilà, Messieurs, mon histoire aussi résumée que possible. Et là-dessus je vous laisse examiner en connaissance de cause les meilleurs moyens de réduire l'insurrection, les questions militaires n'étant



pas de mon ressort. Le camp souterrain devra probablement être investi, car il est d'un accès bien incommode. Vous connaissez ses issues.

— Nous n'en connaissons que

deux, objecta le colonel van Heeven, celle du cèdre truqué et celle des caves. La première est impraticable à cause de l'inondation, la seconde...

— La seconde communique avec un réseau souterrain du volcan dont la topographie est terriblement enchevêtrée.

— Reste l'orifice supérieur dont vous parliez tantôt.

— Ils en avaient dynamité le couloir d'accès, mais comme la retraite par la citadelle leur est coupée maintenant, ils étaient en train de se frayer au perforateur une nouvelle issue débouchant dans un des cratères moyens, à ce que j'ai cru comprendre. C'est cette issue-là qu'il faudrait découvrir...

— Nous la découvrirons et nous prendrons ces renards dans leur trou, conclut avec une magnifique assurance le colonel de dragons.

XI

Le dénouement de ce drame exotique allait se produire avec la soudaineté et la violence d'un cataclysme plutonien.

La colonne militaire s'était mise en route dès le lendemain avec la mission de pourchasser les rebelles jusque dans leurs repaires volcaniques.

mais les Parisiens ne crurent pas devoir se joindre à l'expédition.

— La rébellion du prince Makoro et de ses partisans ne nous concerne pas, déclarait Corbon tout le premier, tandis qu'ils achevaient de déjeuner en compagnie de Lina van Heeven, et nous n'avons pas à nous associer aux représailles qu'elle va provoquer. Du reste, je l'ai dit déjà, je ne vois pas en Rip Sing le malfaiteur qu'on se figure qu'il est. C'est un terroriste, si vous voulez, mais un terroriste psychique, si j'ose dire, un terroriste qui voudrait réduire ses adversaires par la peur simplement, comme d'autres réduisent les leurs à l'aide du canon et des fusillades. Aussi n'ai-je jamais abandonné tout espoir de le ramener, de le convaincre... d'autant que je suis persuadé qu'il n'est pour rien dans les dernières catastrophes qui se sont produites. Si le palais n'a pas été dynamité, c'est sans doute parce qu'il ne l'a pas voulu, c'est pourquoi il a dû sectionner lui-même au dernier moment le fil d'allumage des cartouches... oui, j'en suis presque sûr...

Un silence succéda à ces aveux que Montal et Suzanne semblaient particulièrement heureux de recueillir de la bouche du savant. Ceux-là évidemment étaient édifiés d'avance, et quand Pol-Ranc soudain proposa de faire une tentative suprême et personnelle auprès de Rip Sing, ils furent les premiers à acclamer la motion.

— Nous irons tous, déclara Suzanne, sans oser regarder Lina van Heeven qui n'avait pas pris part à la discussion, d'abord parce qu'elle était Hollandaise, ensuite parce que sa sœur avait été victime d'une des maladrances du redoutable opérateur.

— Je vous accompagnerai, répondit-elle simplement au regard éloquent de Montal.

Corbon s'était levé, en proie à une émotion inavouable parce qu'il en percevait le fondement égoïste : l'espoir de recouvrer son appareil sans coup férir.

— Allons-y tout de suite, déclara-t-il, et empruntons la galerie souterraine du palais, la seule praticable en dépit de son délabrement.

Quelques minutes plus tard, la petite troupe armée jusqu'aux dents — Suzanne et Lina elles-mêmes étaient munies d'excellents revolvers à douze coups — opérait sa descente dans le souterrain partant du cèdre évidé et qui était maintenant à sec.

Dans la partie déclive seulement, à une centaine de mètres dans la direction du bois de cèdres, un peu d'eau brillait encore, occupant toute la largeur du couloir, mais une eau sans courant et qui ne devait pas avoir plus d'un pied et demi de profondeur.

La galerie était suffisamment spacieuse pour qu'on y pût marcher à deux de front, mais le sol en était si crevassé, si effondré par places que la petite troupe n'avancait qu'avec une lenteur extrême et non sans peine.

Muni de sa lampe électrique, Montal ouvrait la marche, ayant à ses côtés Suzanne qu'aucun obstacle n'intimidait, mais qui s'accrochait quand même avec empressement au bras robuste de son guide toutes les fois que s'offrait un semblant de prétexte. Derrière eux venaient Corbon et M^{lle} van Heeven, laquelle prétendait avoir le pied marin et même sous-marin ; et de fait c'était elle qui soutenait le savant que sa vue très affaiblie faisait fréquemment trébucher. Pol-Ranc fermait la marche, ses yeux de nyctalope suppléant, disait-il, au peu de lumière que lui envoyaient les éclaireurs d'avant-garde.

Montal éleva tout à coup sa lampe au-dessus de sa tête et dit :

— Tiens, un magasin de comestibles !

On eût dit une rangée de jambonneaux pendus au plafond. Corbon recula de dégoût :

— Des bêtes, et des sales bêtes..., des chauve-souris !

— La roussette javanaise, précisa Pol-Ranc.

— C'est qu'elles ont l'air fumées à point, enchérit Montal.

Suzanne et Lina van Heeven se voilèrent la face et passèrent le plus vite qu'elles purent, le dos courbé.

— Attention ! reprit Montal au bout d'une minute à peine, cette fois c'est du monde.

Pol-Ranc écouta, puis :

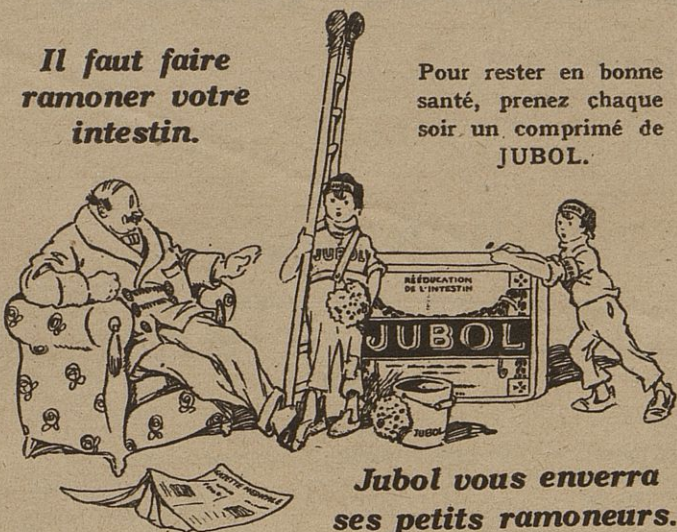
— On entend, en effet, très au loin, les aboiements d'un chien.

(A suivre.)

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

**Il faut faire
ramoner votre
intestin.**



Pour rester en bonne
santé, prenez chaque
soir un comprimé de
JUBOL.

**Jubol vous enverra
ses petits ramoneurs.**

L'OPINION MÉDICALE :

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entérocolite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

D^r JEAN SALOMON,
de la Faculté de Médecine de Paris.

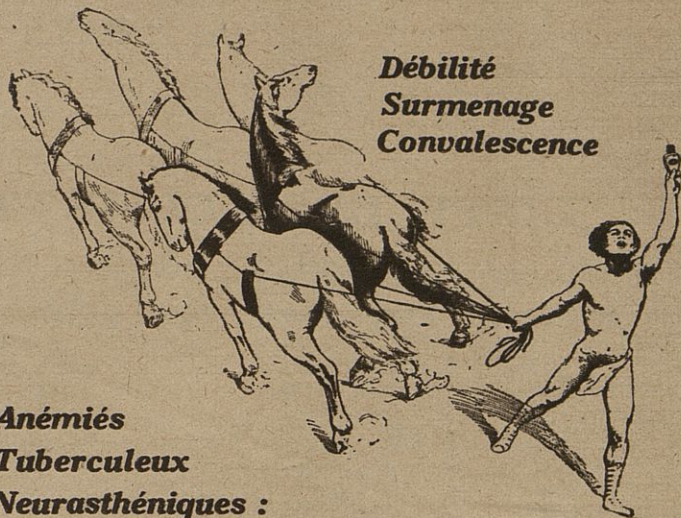
« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme sur la foi de mon grade. »

D^r HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte : fco, 5 fr. 80 ; les 4 : fco, 22 fr. Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

Globéol

donne de la force



**Anémiés
Tuberculeux
Neurasthéniques :**

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

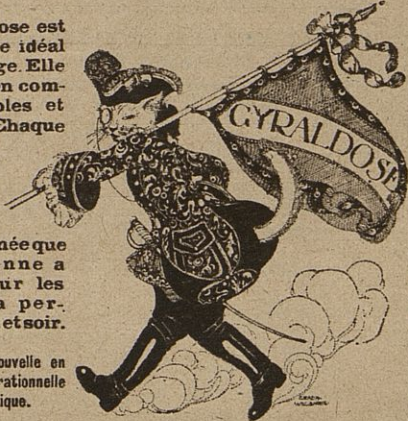
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 (cure intégrale), franco, 20 francs.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

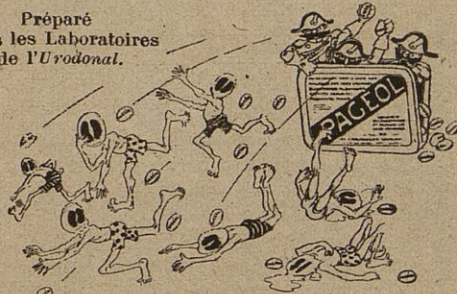
Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 30 ; les 4, fco, 20 fr. ; la grande boîte, fco, 7 fr. 20 ; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire

**Guérit vite
et radicalement
Supprime
les douleurs de la
miction
Évite toute
complication**

Préparé
dans les Laboratoires
de l'Urodonal.



Communication
à l'Académie de Médecine
du 3 Décembre 1912.

**PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

VAMIANINE

**Dépuratif intense du sang,
non toxique**

**Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.



**Vamianine juggle
l'avarie et en
empêche toutes les
manifestations.**

JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

D^r G. ROUVILLAIN,
Ancien professeur
de l'École de Médecine
d'Amiens.



**Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnants
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.**

**Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 6 fr. ; les 4 boîtes, fco, 22 fr.

LA POCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

LISTE DES POCHETTES ATTRIBUÉES (3^e Série)

POCHETTES N'AYANT ÉTÉ DEMANDÉES QU'UNE SEULE FOIS

Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS
25. —	Branche.	1.031. —	Bruyère.	2.123. —	Nez.	2.711. —	Le Prin.	3.473. —	Perret.	3.956. —	Moreau.
43. —	Houard.	1.084. —	Valat.	2.125. —	Pirion.	2.716. —	Fontana.	3.499. —	Genesteix.	3.956. —	Rousseau E.
61. —	Collin.	1.120. —	Thévenin.	2.151. —	Debette.	2.717. —	Marsan.	3.503. —	Teissedre.	3.971. —	Rousseau J.
64. —	Sartre.	1.125. —	Sicot.	2.153. —	Jager.	2.741. —	Wilpote.	3.522. —	Schmit.	3.974. —	Daudel.
70. —	Sergent.	1.144. —	Marguillier.	2.159. —	Paris.	2.750. —	Pingat.	3.537. —	Hudelot.	3.981. —	Faucher.
71. —	Décéricourt.	1.152. —	Sœckler.	2.162. —	Queyveire.	2.751. —	Marcotte.	3.554. —	Tonnelot.	3.982. —	Blanchard.
74. —	Billert.	1.157. —	Tatiboulet.	2.171. —	Lefèvre.	2.754. —	Sacré.	3.560. —	Jeaneolas.	3.990. —	Payen.
89. —	Richard.	1.158. —	Boeuf.	2.172. —	Germain.	2.757. —	Lelong.	3.579. —	Daviot.	3.996. —	Amadien.
110. —	Anglard.	1.188. —	Gaby.	2.190. —	Depuydt.	2.758. —	Benoit.	3.620. —	Sindie.	3.997. —	Mossaz.
131. —	Rougerie.	1.197. —	Girard.	2.196. —	Béry.	2.762. —	Vibert.	3.675. —	Binard.	4.044. —	Alzard.
138. —	Loreutz.	1.200. —	Goudclou.	2.211. —	Chaperon.	2.771. —	Froger.	3.682. —	Vauchelle.	4.072. —	Cléou.
142. —	Vital.	1.203. —	Boisseau.	2.224. —	Aubry.	2.772. —	Bareilly.	3.705. —	Pouchon.	4.117. —	Dubray.
162. —	Damay.	1.219. —	Seguay.	2.228. —	Girème.	2.777. —	Lépine.	3.724. —	Martin.	4.171. —	Depoutot.
177. —	Galerie.	1.239. —	Morel.	2.231. —	Gibon.	2.783. —	Baudrot.	3.730. —	Ardouin.	4.203. —	Rey.
189. —	Reutlinger.	1.261. —	Paris.	2.236. —	Garnier.	2.784. —	Raffray.	3.750. —	Lehoucq.	4.231. —	Fontaine.
202. —	Beaumer.	1.262. —	Germain.	2.238. —	Roger.	2.787. —	Irde Villa.	3.761. —	Phily.	4.256. —	De Coëtlogon.
205. —	Benoist.	1.270. —	Céline.	2.242. —	Jacquel.	2.805. —	Morin.	3.779. —	Tuffier.	4.269. —	Dufresne.
207. —	Couderc.	1.277. —	Caumel.	2.259. —	Jardot.	2.813. —	Royer.	3.785. —	Dumontier.	4.313. —	Duclos.
208. —	Sauvé.	1.281. —	Mège.	2.265. —	Aucante.	2.836. —	Lombard.	3.804. —	Bottin.	4.341. —	Baillet.
224. —	Sempé.	1.292. —	Meurisse.	2.272. —	Caron.	2.844. —	Dubled.	3.811. —	Ledoux.	4.373. —	Garcin.
247. —	Maquignon.	1.317. —	Blain.	2.273. —	Moirenc.	2.849. —	Campel.	3.834. —	Leman.	4.419. —	Chevallier.
285. —	Imbert Andr.	1.326. —	Julien Gaby.	2.288. —	Lancre.	2.852. —	Monier.	3.835. —	Maire.	4.438. —	Famechon.
299. —	Landais.	1.328. —	Defauchy.	2.296. —	Jeanblanc.	2.854. —	Lecomte.	3.836. —	Lachaud.	4.472. —	Levint.
312. —	Gounand.	1.342. —	Hatton.	2.300. —	Cornu.	2.857. —	Duvivier.	3.845. —	Josnin.	4.480. —	Nicouleau.
331. —	Degueldre.	1.355. —	Potier.	2.305. —	Caye.	2.877. —	Hubert.	3.861. —	Vigy.	4.534. —	Chabaud.
341. —	Reyre.	1.367. —	Vadbeut.	2.366. —	Lieutaud.	2.885. —	Labrosse.	3.864. —	Ozuransky.	4.572. —	Loizillon.
361. —	Damery.	1.384. —	Barbier.	2.390. —	Bayle.	2.893. —	Duthu.	3.871. —	Pinqué.	4.592. —	Bucher.
362. —	Fauvart.	1.391. —	Roussel.	2.311. —	Trou.	2.912. —	Lamarche.	3.876. —	Queyrière.	4.605. —	Vandaele.
398. —	Bader.	1.392. —	Cavin.	2.314. —	Clément.	2.915. —	Gros.	3.878. —	Cauvin.	4.666. —	Chéret.
456. —	Ayrot.	1.402. —	Bouquin.	2.319. —	Brunaud.	2.919. —	Beaune.	3.881. —	Bonnafous.	4.791. —	Fautrelle.
462. —	Brunet.	1.407. —	Fenouil.	2.325. —	Mathieu.	2.935. —	Naze.	3.893. —	Augonard.	4.811. —	Morisset.
491. —	Dujardin.	1.418. —	Guérin René.	2.328. —	Surel.	2.938. —	Philip.	3.900. —	Bougiraud.	4.836. —	Lhonové.
518. —	Dardignac.	1.419. —	Guérin Gerv.	2.346. —	Daniel.	2.943. —	Mazet.	3.902. —	Perrier.	4.869. —	Bouin.
522. —	Imbert Yv.	1.436. —	Chevallier.	2.349. —	Camus.	2.976. —	Delarue.	3.915. —	Leclerc.	4.889. —	Lhermitte.
558. —	Tinel.	1.453. —	Gamichon.	2.366. —	Taxis.	2.979. —	Lemoine.	3.919. —	Dru.	4.893. —	Dorémus.
569. —	Jalmain.	1.478. —	Marle.	2.381. —	Bouscaren.	2.986. —	Jobert.	3.937. —	Durand.	4.946. —	Garneau.
572. —	Denis.	1.486. —	Patillaud.	2.386. —	Corigliano.	2.990. —	Monteil.				
609. —	Padovani.	1.491. —	Gauzelin.	2.388. —	Mayeur.	2.991. —	Lecluse.				
675. —	Rivallin.	1.539. —	Guingai.	2.389. —	Grolier.	3.011. —	Messier.				
677. —	Boularron.	1.541. —	Salviac.	2.401. —	Wittorski.	3.018. —	Michel.				
679. —	Hauvel.	1.562. —	Odin.	2.425. —	Philippe.	3.020. —	Langlet.				
745. —	Debelle.	1.567. —	Bourru.	2.444. —	Cocaud.	3.041. —	Dartigoyte.				
759. —	Dupaquier.	1.592. —	Pingot.	2.450. —	Morel.	3.051. —	Pommier.				
794. —	Crapard.	1.593. —	Soundag.	2.459. —	Bronard.	3.054. —	Pelet.				
811. —	Pranger.	1.608. —	Terpereau.	2.471. —	Péquignot.	3.061. —	Wertz.				
838. —	Brun.	1.627. —	Leclercq.	2.472. —	Pianazzi.	3.089. —	Spengler.				
840. —	Richelet.	1.663. —	Demy.	2.480. —	Lamy.	3.106. —	Bédet.				
841. —	Delaunay.	1.725. —	Zuymer.	2.485. —	Gouley.	3.124. —	Vincelot.				
894. —	Gallon.	1.747. —	Clais.	2.494. —	Epp.	3.131. —	Gourmelon.				
914. —	Hervé.	1.772. —	Mitais.	2.497. —	Herpers.	3.188. —	Felder.				
924. —	Vergemol.	1.794. —	Salomé.	2.501. —	Collin.	3.193. —	Gérardin.				
926. —	Julien Edm.	1.911. —	Bucher.	2.507. —	Nemay.	3.195. —	Farges.				
938. —	Hubert.	1.926. —	Gruley.	2.509. —	Goudet.	3.197. —	Carpentier.				
945. —	Louat.	2.004. —	Gaubens.	2.523. —	Vergnaud.	3.214. —	Rey-Robert.				
948. —	Burigane.	2.005. —	Lavergne.	2.525. —	Salaun.	3.224. —	Plessier.				
957. —	Picard.	2.006. —	Larue.	2.560. —	Autageon.	3.234. —	Bourre.				
963. —	Gaillot.	2.016. —	Baudouard.	2.589. —	Hamann.	3.257. —	Moreau.				
971. —	Ramond.	2.021. —	Lafond.	2.609. —	Otthelet.	3.265. —	Brochet.				
977. —	Bouvier.	2.022. —	Royon.	2.614. —	Merazzi.	3.292. —	Doignon.				
982. —	Arduin.	2.025. —	Rosier.	2.615. —	Nuc.	3.301. —	Imbert.				
986. —	Chrétien.	2.030. —	Jean.	2.624. —	Bardin.	3.335. —	Wolff.				
988. —	Frotier.	2.033. —	Gaudon.	2.627. —	Girardeau.	3.367. —	Maurel.				
995. —	Lemoine.	2.035. —	Ohl.	2.634. —	Kergoyan.	3.369. —	Roumaud.				
1.004. —	Follenfant L.	2.077. —	Fromentin.	2.637. —	Rey.	3.371. —	Vuilleminy.				
1.008. —	Roinat.	2.079. —	Cheminel.	2.644. —	Lesimple.	3.388. —	Bonin.				
1.015. —	Jolland.	2.083. —	Courtois.	2.659. —	Dauchy.	3.409. —	Follet.				
1.018. —	Leroy.	2.102. —	Dupé.	2.663. —	Mercier.	3.418. —	Battement.				
1.019. —	Reynier.	2.112. —	Reynès.	2.684. —	Grougrou.	3.427. —	Arrivetz.				
1.026. —	Serreau.	2.120. —	Ferrand.	2.686. —	Thevenon.	3.452. —	Bihel.				
1.030. —	Guex.	2.122. —	Pion.	2.709. —	Vilain.	3.462. —	Halter.				

POCHETTES AYANT ÉTÉ DEMANDÉES PLUSIEURS FOIS et attribuées aux concurrents ayant répondu exactement à la deuxième question

Nos	NOMS	Nos	NOMS
29 (3 fois) :	Borne.	171 (2 fois) :	Cuvillaud.
33 (4 fois) :	Monnier.	190 (2 fois) :	Cétisse.
44 (6 fois) :	Luquet.	212 (3 fois) :	Hany.
45 (13 fois) :	Lainé.	722 (2 fois) :	Chanteloube.
47 (7 fois) :	Grieshaber.	947 (2 fois) :	Gouget.
78 (3 fois) :	Dumont.	1.001 (12 fois) :	Himbert.
79 (5 fois) :	Cutullie.	1.007 (5 fois) :	Jacques.
82 (7 fois) :	Magnen.	1.899 (7 fois) :	Hardoin.
126 (5 fois) :	Rondeau.	1.891 (3 fois) :	Lesage.
132 (2 fois) :	Méron.	1.900 (6 fois) :	Chovel.
148. — (3 fois) :	Simon.	3.999 (13 fois) :	Massart.
157 (2 fois) :	Collet.		

Les autres pochettes ont toutes été demandées plusieurs fois et aucun des concurrents n'a répondu exactement à la deuxième question ; en conséquence, elles n'ont pu être attribuées.

Quelques concurrents continuent à nous demander des numéros de pochettes déjà attribuées ; nous leur rappelons que ces numéros n'existent plus.

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.

Le Fourrage marin

Sur certains points de l'Océan Atlantique se rassemblent d'immenses bancs d'algues flottantes qui y sont déposées par des courants du littoral américain et dont l'ensemble occupe la région connue sous le nom de mer des Sargasses.

La mer des Sargasses ne représente cependant qu'une infime partie des innombrables algues qui pullulent dans les océans, car ces végétaux marins sont le plus fréquemment fixés aux rocs et non flottants et existent dans les profondeurs des mers en quantité que l'on peut qualifier d'infinité. L'Océan Pacifique en possède d'immenses forêts sous-marines et ses algues géantes font depuis longtemps l'objet d'une exploitation active et rémunératrice de la part de nos amis des Etats-Unis qui les utilisent à toutes fins industrielles.

En Californie, à San-Diéggo, une usine géante a été érigée pendant la guerre et affectée au traitement des algues dans le but d'extraire de ces plantes de la potasse et de l'acétone employée dans la fabrication des explosifs.

En ce qui nous concerne, sans avoir absolument négligé l'utilisation des algues marines, nous sommes fort loin d'avoir tiré tout le parti possible des résultats obtenus par les expériences de nos savants.

Nous n'avons fait, en effet, qu'un usage restreint des varechs et des goémons soit comme engrais, soit pour en extraire de l'iode, du brome et de la potasse.

Les Allemands nous devançaient dans l'utilisation étendue des algues. Depuis plusieurs années, ils achetaient et traitaient celles des eaux suédoises qui leur fournissaient des produits chimiques de prix et... un excellent fourrage.

Ils firent mieux encore. Peu de temps avant la guerre, une société austro-allemande venait jusque dans notre baie de Saint-Brieuc faucher le goémon de fond, l'expédiait à son usine où il était soumis à un traitement permettant d'en extraire la *norgine*, produit employé dans l'industrie textile pour la préparation de l'apprêt et que les Allemands venaient nous vendre !

Lorsqu'au cours de la guerre l'intensification de notre activité industrielle et la rarefaction des combustibles créèrent d'immenses besoins de produits dont la fabrication était empêchée par les circonstances, les savants et les inventeurs, faisant appel à toutes les ressources de leur science et de leur imagination, cherchèrent des moyens de produire de l'alcool industriel et, à la suite d'études et d'expériences laborieuses, découvrirent que la catégorie d'algues classifiées sous le nom de lamineuses pouvaient donner une quantité appréciable et peu coûteuse d'alcool, dans la proportion de 12 litres d'alcool par 100 kilos d'algues.

Cette intéressante découverte, survenant à l'heure où non seulement notre industrie était disloquée par l'occupation de nos régions industrielles, mais où, par voie de conséquences, nos départements agricoles étaient ruinés, où notre sol, laissé sans culture, restait stérile, nous privant de nombreux aliments et affamant notre cheptel, attira l'attention publique sur les diverses possibilités d'utilisation des lamineuses. On constata que ces plantes marines contenaient des substances nutritives qui pourraient aider à résoudre le problème, aujourd'hui si ardu, de l'alimentation, tout au moins de l'alimentation animale, en admettant que nous éprouvions quelque répugnance à les introduire dans la nourriture de l'homme : fait pourtant accompli et vieux de plusieurs siècles dans certains pays.

En Extrême-Orient, notamment, les Japonais et les Chinois consomment une énorme quantité d'algues qu'ils accommodent de diverses façons : réduites en gelatine et passées au crible sous forme de vermicelle ; ou crues, coupées en bandes et croquées au sel ; ou bien encore sèches, préparées avec du sagou et du vinaigre et consommées comme condiment, à la manière de nos cornichons ou des *pickles* anglais.

Certains pays d'Occident ne dédaignent pas l'utilisation des algues dans un but alimentaire. Dans l'Amérique du Sud et dans le nord de l'Europe on voit les lamineuses servir à la nourriture des classes pauvres. D'ailleurs, sans aller bien loin, on constate que les habitants de l'Irlande, de l'Ecosse, du Danemark introduisent les algues marines dans leur alimentation. Du reste, peu d'entre nous, Français, peuvent être convaincus de n'en avoir jamais absorbé, car, outre les produits pharmaceutiques provenant d'algues marines, l'agar-agar, qui n'est autre chose qu'une gélose extraite des algues par les Japonais, nous est souvent servi par les confiseurs ou restaurateurs qui en font usage dans la préparation de leurs mets.

C'est en 1917, au moment où s'accroissait et devenait inquiétant le manque de fourrage et d'aliments pour la consommation animale, que le ministère de la guerre demanda à la Société de pathologie comparée de prêter son concours aux recherches relatives à l'utilisation des algues dans un but alimentaire.

Cette Société confia à M. Oliviero la rédaction d'un rapport dont la discussion fut l'objet de plusieurs séances. De ce rapport ressortirent les conclusions suivantes : 100 grammes de lamineuses de fond donnent 15 grammes de substances sèches qui produisent 8 grammes d'algine ; dans 100 grammes d'algine, se trouvent 83 grammes de substances hydrocarbonées, 13 grammes de cellulose, 4 grammes d'azote.

De son côté, l'Académie des Sciences étudia la question de l'emploi des végétaux marins comme fourrage et M. Adrian fit à ce sujet des déclarations dont l'intérêt pratique est nettement démontré par le tableau suivant qu'il donna de la composition des lamineuses et de l'avoine :

	LAMINAISES	AVOINE
Eau	14.40	12.55
Cellulose	11.50	8.45
Hydrates de carbone ..	52.90	66.80
Matières azotées	17.30	9.10
Matières minérales	3.90	3.10

On voit à la comparaison des chiffres que la substance marine diffère peu, quant à sa composition, de la substance terrestre sur laquelle elle a même quelque avantage.

M. Adrian a d'ailleurs confirmé par application expérimentale ce que l'analyse chimique indiquait. Il constitua deux groupes de vingt chevaux chacun, nourrit un groupe avec le fourrage habituellement employé et l'avoine ; l'autre, avec un poids égal de lamineuses. Après deux mois de ces régimes, les chevaux furent pesés et l'on constata que le poids de ceux qui avaient été nourris suivant l'usage ordinaire avait augmenté de 2 kilos, alors que celui des chevaux nourris avec le fourrage marin avait gagné 13 kilos.

Une autre expérience donna un résultat plus impressionnant encore. On alimenta deux groupes de chevaux malades, l'un avec le fourrage terrestre, l'autre avec le fourrage marin et il se produisit ce fait curieux que

les chevaux nourris avec les algues guérirent, tandis que l'état des autres ne s'améliora pas. L'iode des lamineuses avait produit cet effet thérapeutique.

A la suite des expériences que nous venons de citer et qui démontraient de façon saisissante l'avantage de l'alimentation par les végétaux marins, la question fut examinée du point de vue économique et, après étude, on conclut que la récolte et le traitement des algues sont des opérations faciles et que le fourrage ainsi obtenu ne vaudrait que 20 francs la tonne.

Le traitement à faire subir aux lamineuses, en vue de leur utilisation dans la nourriture du bétail, est peu compliqué.

Après la récolte des algues, il faut procéder à leur décoquillage, puis les laisser sécher sur place, à la façon du foin coupé dans nos prairies.

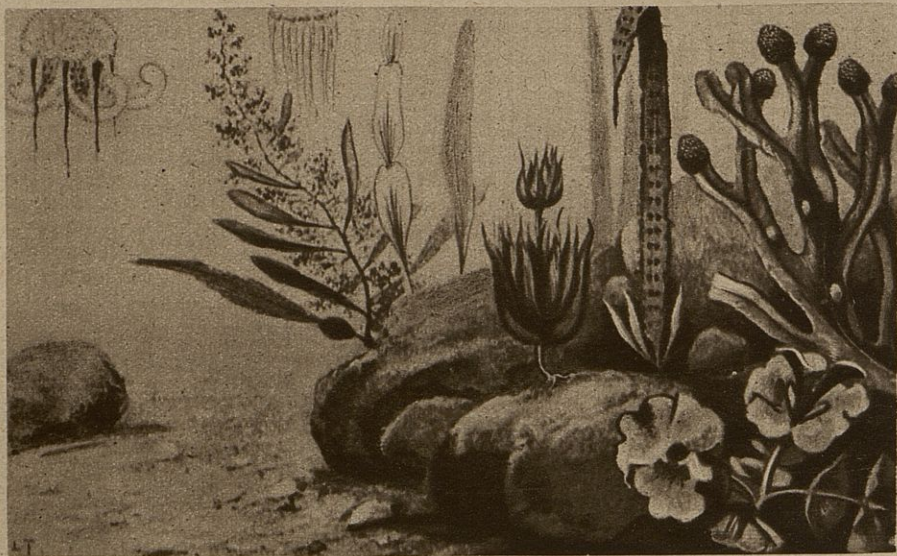
On peut ensuite donner aux animaux les algues séchées — certains peuples du nord de l'Europe conduisent même tout simplement leurs troupeaux sur la plage comme au pâturage — ou bien on soumet le foin marin à un déchetage qui lui donne l'aspect du son, ou encore on le hache menu comme des feuilles de thé.

Les conclusions auxquelles ont abouti les travaux de nos savants font ardemment souhaiter le développement d'une industrie ayant pour but d'exploiter les ressources marines, pratiquement illimitées, que nous vait la situation géographique de la France ; attendu que dans l'état actuel de notre agriculture la production du fourrage marin aurait d'inappréciables effets dans la reconstitution de notre cheptel.

Des dispositions ont été prises pour atteindre ce but et, selon des renseignements fournis par le ministère de l'agriculture, trois industriels ont passé des marchés pour la fourniture des algues alimentaires ; ils n'ont pu encore effectuer leur première livraison, en raison des difficultés nombreuses qu'ils ont rencontrées dans l'installation de leurs usines. Ils ont, en effet, dû solliciter des autorisations d'achat de matériel et de matériaux qui n'ont pu leur être accordées que récemment par les services compétents. Aujourd'hui les travaux sont activement menés et il y a lieu d'espérer que, à très bref délai, les usines fonctionneront à plein rendement, aucune difficulté d'ordre matériel ne se présentant plus pour leur mise en marche. Leur production prévue est, pour l'ensemble, de 340 tonnes de fourrage par mois. Trois autres contrats étaient à l'étude ; il a paru préférable, en raison des circonstances, de n'y pas donner suite et de laisser à l'initiative privée le soin de créer de nouvelles usines dont la production pourra être vendue pour les besoins civils.

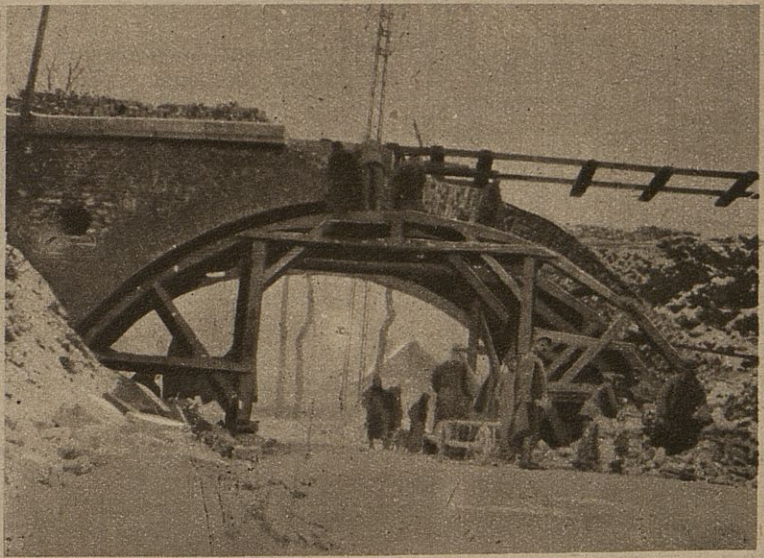
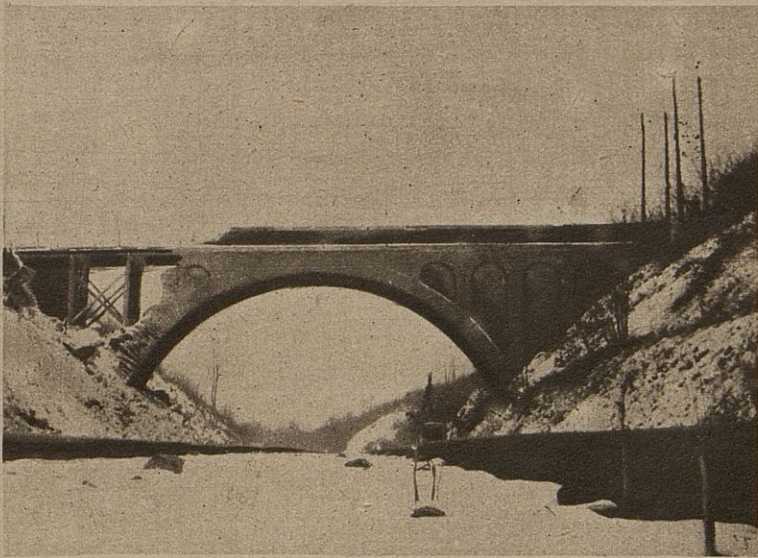
Espérons que l'initiative privée se manifestera par l'organisation rapide de l'exploitation des forêts sous-marines qui recèlent des fortunes si faciles à acquérir.

M. DE MONLAUR.



ESPÈCES DIVERSES D'ALGUES MARINES.

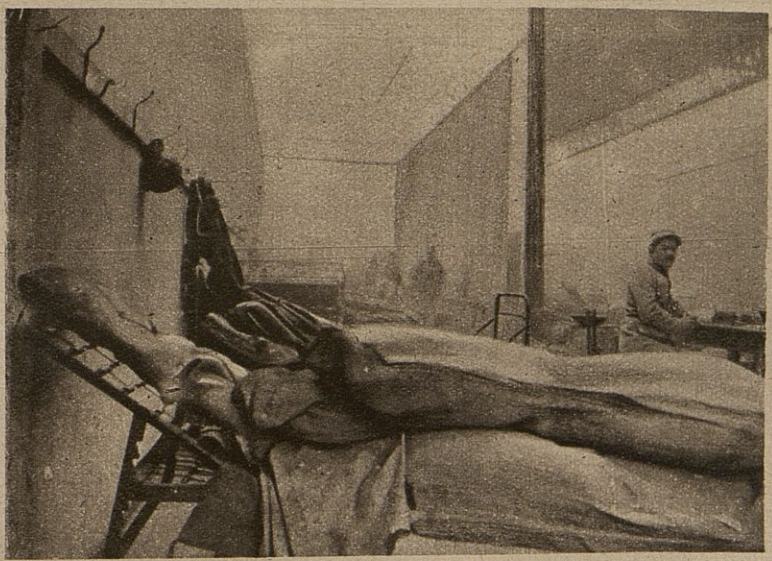
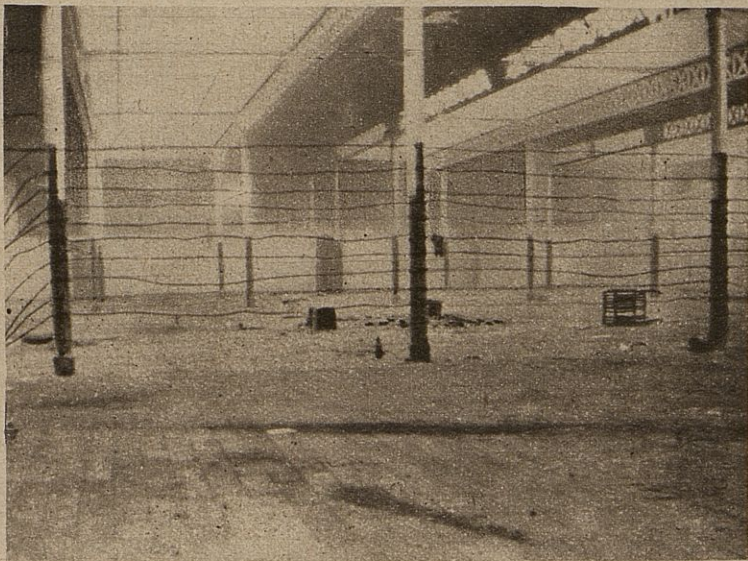
DANS LE NORD DÉVASTÉ PAR LES BOCHES



Les Boches pourchassés par nos troupes faisaient, pendant leur retraite, sauter derrière eux tous les ponts. Il a fallu que nos services du génie les réparent pour que la circulation puisse reprendre dans nos départements envahis. Ceux-ci sont : à gauche, celui de Rainsart, à 10 kilomètres d'Avesnes ; à droite, celui de Sains-du-Nord.



En évacuant notre territoire, les Boches laissent un peu partout de leur matériel que la précipitation de leur retraite ne leur permettait pas d'emporter. A Sains-du-Nord, nos troupes découvrirent une batterie de canons contre avions d'un modèle absolument nouveau. Les pièces et la plate-forme qui les supportait étaient habilement camouflées.



Partout où les Boches passaient, ils s'appliquaient à ruiner les industries locales. Quand ils ne pouvaient pas en expédier les machines en Allemagne, ils les brisaient sur place. A Sains, ils ont complètement vidé les ateliers d'un des plus importants tissages de la région : voici, à gauche, l'aspect que présentait la salle principale de cet établissement ; à droite, c'est un dortoir improvisé dans un atelier par les soldats venus pour travailler à la remise en état du pays.

VOYAGE AUX PAYS LIBÉRÉS

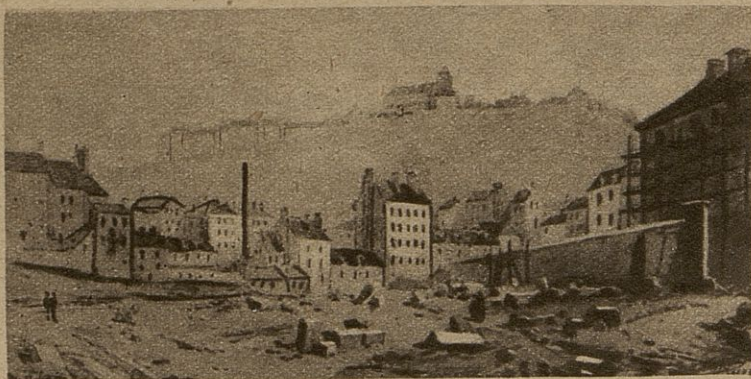
Le Faubourg Poissonnière

Avant la guerre, une nuée d'Allemands, pareils à ces sauterelles qui s'abattent en Algérie sur les champs cultivés, avait envahi « l'îlot Poissonnière » et notamment le faubourg que l'on avait, en manière d'ironie, surnommé la « Petite Prusse ».

On s'en aperçut surtout quelques jours après la mobilisation par la fuite éperdue des locataires des somptueux immeubles que le pic du démolisseur a respectés, et qui donnent à cette artériole de Paris un cachet particulier qui disparaît, hélas ! de toutes nos rues, menacées par l'uniformité.

C'est que ce faubourg Poissonnière est riche, très riche même en souvenirs et que ce n'était pas sans un serrement de cœur que l'on voyait, chaque jour, la lèpre allemande ronger la pierre historique qui s'obstine à demeurer, malgré les lois inflexibles de l'évolution..., ou s'interposer entre les images qui subsistent dans la pensée, en dépit des transformations heureuses ou malheureuses.

L'heure nous semble opportune pour parcourir le faubourg Poisson-



ANCIEN CLOS SAINT-LAZARE EN 1843.

(A droite, l'hôpital Lariboisière en construction ; au fond, la butte Montmartre.)

nière, ce chemin tracé péniblement au travers des cultures maraîchères et que, même sous le Grand Empereur, suivant la duchesse d'Abrantès, on ne parcourait qu'en tremblant.

M^{me} de Bassanville, qui a décrit l'hôtel Bourrienne situé non loin du faubourg, rue d'Hauteville, parle de l'aspect désolé du quartier « si complètement désert qu'alors on s'armait pour y passer tout comme pour traverser la forêt de Bondy, si redoutable à cette époque ». Et ce ne fut seulement qu'après la Restauration que le faubourg Poissonnière prit l'air que nous lui connaissons, et qu'il mérita l'attention des Parisiens.

Bainier-Lanfranchi l'établit ici dans sa division minutieuse de Paris :

Les deux côtés de la Seine : le faubourg Saint-Germain, la noblesse. — Le faubourg Saint-Jacques, science et misère. — La rue Saint-Denis, frontière commune. — Les faubourgs Saint-Antoine, Poissonnière, l'industrie. — Le Marais, les rentiers. — Les faubourgs Montmartre et du Roule, la Chaussée-d'Antin, le haut commerce, les courtisanes, les Anglais, le luxe, les fripons.

Nous n'avons pas l'intention, en quelques lignes, de donner une physionomie ou plutôt les physionomies successives du faubourg Poissonnière depuis le XVII^e siècle, c'est-à-dire depuis que, sous des noms très différents, il figure sur les plans de Paris.

Disons seulement qu'à l'endroit où débouche la rue Poissonnière (ancien val Larronneaux ou chemin des Voleurs), une porte fut construite en 1645 sous le nom de Porte-Sainte-Anne et que « de cette porte s'étendait à droite et à gauche, vers le nord, un vaste terrain connu, dès l'année 1391, sous le nom de *Clos aux Haliers* ou *Masures de Saint-Magloire* et, plus tard, sous celui de *Champ-aux-Femmes*. Un chemin, qui s'appela dans la suite *Chaussée de la Nouvelle-France*, traversait ce terrain dans toute sa longueur, bordé sur les côtés de jardins, de vergers, de vignes, de guinguettes ; ce chemin était une sorte de succursale des Porcherons, le paradis des buveurs d'alors. Un arrêt, en date de l'année 1648, l'éleva à la dignité de faubourg. Une chapelle qui y avait été érigée sous le vocable de la mère de la Vierge lui valut le nom de faubourg Sainte-Anne. On l'appela aussi faubourg Poissonnière ou faubourg des Poissonniers, « à cause du passage habituel des mareyeurs se rendant au marché ».

Voilà qui satisfait l'érudition. Maintenant, examinons un peu ce qui reste ou plutôt ce qui rappelle encore les drames ou les événements historiques qui eurent le faubourg Poissonnière pour cadre.

D'abord, au 5, dans l'immeuble occupé par *Le Matin*, et sans doute dans les locaux où se tient la rédaction du *Pays de France*, fut arrêté un des meilleurs et des plus braves soldats de l'Empire, le général de Labédoyère.

« Labédoyère, dit la duchesse d'Abrantès, avait à cette époque à peine trente ans accomplis. Il était beau comme Renaud. Les cheveux blonds se massaient si bien sur sa tête, sur son front large et puissant, révélant une volonté profonde ! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillants et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée. Son dévouement à l'Empereur était un culte. »

On sait qu'au retour de l'île d'Elbe, Labédoyère avait dit à ses soldats :

« Soldats ! on m'ordonne de vous mener contre l'Empereur pour le combattre ! Soldats ! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel. Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie ! »

L'arrestation de Labédoyère, dit le D^r Véron, n'eut lieu que par son imprudence... Il prit, pour revenir à Paris, une place dans la voiture des Messageries royales et fut remarqué en route par un officier de gendarmerie qui le reconnut.

Lorsque la voiture fut arrivée à la barrière de Fontainebleau, et pendant la visite des employés de l'octroi, l'officier de gendarmerie prit un cabriolet et se rendit en toute hâte à la préfecture de police. Le préfet était absent : l'officier s'adressa au commissaire de police de service et lui confia le secret de l'arrivée du général. Le magistrat se transporta avec ses agents à l'hôtel des Messageries. La voiture était arrivée depuis quelques instants : le général venait de prendre un cabriolet de place dont on donna le numéro aux agents. Munis de ce renseignement, ceux-ci surent bientôt que Labédoyère s'était fait conduire dans une maison du faubourg Poissonnière : on suivit sa trace. Le concierge, auquel on demanda ce qu'était devenu le voyageur arrivé une heure auparavant, répondit qu'il était monté chez un des locataires et qu'il y était encore. C'est là qu'il fut pris et arrêté. Tout était consommé lorsque le préfet de police rentra dans son hôtel.

Voici quelques détails complémentaires sur l'arrestation :

Les policiers montèrent aussitôt chez M^{me} de Foutry, amie de M^{me} de Labédoyère, chez laquelle le général s'était réfugié, et le sommèrent de se rendre « au nom du roi ». Labédoyère ayant refusé, ils durent passer par les fenêtres.

On connaît l'épilogue de ce drame : Labédoyère, comme tant d'autres braves, fut fusillé dans la plaine de Grenelle.

Ouvrard, le fameux fournisseur de guerre, faillit être pris dans cette affaire, car c'était sa signature qui figurait au bas de la lettre de crédit de cinquante mille francs qui constituait la fortune de Labédoyère proscrit et qui fut saisie sur lui. Dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, il y a, à ce sujet, un très vif dialogue entre M. de Talleyrand et le célèbre financier.

En face *Le Matin*, existait une construction (6, faubourg Poissonnière) que l'histoire dédaigne, mais qui mérite cependant autre chose que le silence, c'est l'immeuble occupé pendant la Révolution par le sieur Boquet.

C'est chez le sieur Boquet, 6, faubourg Poissonnière, que le héros de la conspiration de l'oeillet, Gonzze de Rougeville, que Dumas a mis en scène sous le nom de chevalier de Maison-Rouge, se réfugia pour échapper aux espions de la Convention.

Rougeville, comme le baron de Batz, est une des plus énigmatiques figures de la Révolution.

Chaque fois que la police révolutionnaire perdait sa trace ou que la surveillance de la police impériale se relâchait, c'était 6, faubourg Poissonnière, qu'il se réfugiait. C'est d'ailleurs à cette adresse qu'il se maria : il épousa M^{lle} Boquet de Liancourt, qui s'était éprise de cet homme étrange sur la vie duquel le livre de Lenôtre apporte quelque lumière.

Tout le monde a lu *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Il nous paraît donc inutile d'y insister. Cependant, qu'il nous soit permis de rappeler qu'Alexandre Dumas, dans ses souvenirs personnels, raconte qu'il voulait donner à son œuvre le titre de *Chevalier de Rougeville*, et que c'est sur la réclamation du « fils » (?) du célèbre conspirateur qu'il y renonça.



Dessous de la Porte des Menus-Plaisirs, qui devint ensuite le Conservatoire de Musique.

Un mois après l'échange de correspondance qui eut lieu, à ce sujet, entre le romancier et le marquis de Rougeville, ce dernier écrivit à Dumas : « Appelez votre roman comme vous voudrez : je suis le dernier de la famille et je me brûle la cervelle dans une heure. »

Dumas se croit victime d'une mystification, compare l'écriture aux lettres qu'il avait déjà reçues de son correspondant et trouve que c'est bien la même. Il envoie aussitôt son secrétaire prendre des nouvelles de M. de Rougeville.

« Il venait effectivement de se tirer un coup de pistolet dans la tête ; mais il n'était pas mort, et, sans répondre de sa vie, les médecins espéraient le sauver. »

« Vous irez tous les jours prendre des nouvelles de M. de Rougeville, dis-je à mon secrétaire, et vous me tiendrez au courant de sa santé. »

» Pendant deux jours, il y eut une amélioration progressive. Le troisième jour, il revint et m'annonça que M. de Rougeville, pendant la nuit précédente, avait arraché l'appareil de sa blessure et, le matin, était mort du tétanos. »

Le 6 eut aussi pour locataire le poète Parny, auquel Voltaire écrivait : « Mon cher Tibulle. »

Continuons notre voyage.

Au 10, se trouvait l'Alcazar, un « caf' conc' » où s'épanouit le talent de Thérèse. C'est du 10 du faubourg Poissonnière que partirent : *C'est dans le nez que ça me chatouille, Rien n'est sacré pour un sapeur*, etc.

Au 19, un délicieux hôtel datant du Directoire, où l'on remarque un balcon fait d'une pierre tombale du XV^e siècle.

M. Girault de Saint-Fargeau y fait demeurer et mourir Cherubini, le savant compositeur de musique, qui dirigea pendant dix ans le Conservatoire, alors que le marquis de Rochemore prétend que c'est au 25.

« Tout le monde, dit M^{me} de Bassanville, admirait le talent de Cherubini ; ses contemporains eurent beaucoup à souffrir de sa maussaderie, car il donnait des coups de boutoir à tort et à travers, sans épargner le talent. Ainsi des amis de Zimmermann, le savant professeur de piano, tourmentaient un jour Cherubini pour qu'il donnât sa voix à celui-ci, afin de le faire entrer à l'Institut. Cherubini résistait en grommelant et attaquait pièce à pièce le ballot électoral du candidat :

« — Allons ! un bon mouvement, monsieur Cherubini, lui-dit enfin un des solliciteurs croyant l'attendrir avec cette conclusion, c'est un si bon enfant que Zimmermann !... »

« — Eh parblou ! exclama le grand maestro, Cadet Roussel aussi, il était bon enfant, et personne, que zé sache, n'a jamais songé à le faire entrer à l'Institut... »

Au 20, M^{me} Laurent, nourrice de Madame Royale, la prisonnière du Temple, termina ses jours en paix, grâce aux libéralités de Louis XVIII et de la fille de Louis XVI.

Une pièce des Archives Nationales l'établit péremptoirement : « A l'époque de la Restauration, M^{me} Laurent habitait, 20, rue du Faubourg-Poissonnière ; elle sollicita un emploi dans la maison du roi pour son futur gendre, M. de Monforand, fils d'un capitaine au régiment de Conti-Dragons et petit-fils de M. Rouhette, bâtonnier des avocats au Parlement de Paris. »

Au coin de la rue Bergère et du faubourg Poissonnière, où s'élève maintenant un palais en briques (?), qui n'appartient à aucun des genres de l'art architectural, et qui a échoué en partage à l'administration des P. T. T., était le Conservatoire de musique, qui s'installa dans l'ancien hôtel des Menus-Plaisirs.

Corot, qui avait son atelier rue de Paradis, mourut au 46 du faubourg Poissonnière, en 1875, dans la même maison où M. Sauvageot a formé la belle collection qu'il a léguée au Louvre.

Sanson, le sinistre exécuter, autour duquel rôdent tant de sombres légendes, possédait une maisonnette au 66, qui fut démolie et sur l'emplacement de laquelle passe la rue Papillon.

Arrivons à la caserne de la Nouvelle-France, transformée pendant la guerre en un dépôt de soldats belges. Cette caserne était, dès l'année 1772, occupée par les Gardes françaises.

Vendue par l'Etat quelque temps après la dissolution de ce corps célèbre, elle fut rachetée à M. de La Brillaudais vers la fin de la Restauration.

Hoche et Bernadotte ont été sergents à la Nouvelle-France. Leur chambre a servi de cantine aux sous-officiers.

Quelques auteurs, qui ne s'appuient d'ailleurs sur aucune autorité, prétendent que ce fut Lefebvre et non Bernadotte qui partagea la chambre du pacificateur de la Vendée.

C'est également à la caserne de la Nouvelle-France que fut logé, sous la Révolution, le fameux bataillon marseillais qui apportait les strophes enflammées de Rouget de Lisle, destinées à devenir l'hymne national français et à faire le tour du monde.

Enfin, le 27 juillet 1830, le capitaine Flandin, à la tête de deux cents citoyens, dont il n'y en avait peut-être pas vingt qui fussent armés, attaqua cette caserne, fit mettre bas les armes à cent quarante jeunes soldats du 50^e de ligne et s'empara de ce poste important où l'on trouva de précieuses ressources pour la défense. (Girault de Saint-Fargeau.)

Au n° 92, se trouvaient les ateliers de M. Calla, habile fondeur, dont le père s'était fait, comme mécanicien et inventeur, dit A. Brot, une

très grande réputation. De ses ateliers sont sorties les statues qui décorent les fontaines des Champs-Élysées et de la rue Richelieu, et enfin le *Saint Louis* et le *Philippe-Auguste* qui surmontent les colonnes de la place de la Nation.

L'homme qui, le premier, appliqua le gaz à l'éclairage public fut M. Pauwells. L'usine, établie au 129 du faubourg Poissonnière, dut sa création à ce chimiste. En 1819, une société se constitua sous sa direction pour l'éclairage de la ville de Paris et acheta, pour y construire ses ateliers, l'hôtel du savant François de Neufchâteau, en détruisant les magnifiques plantations, le jardin anglais, le labyrinthe, ne laissant debout que le bâtiment de l'hôtel qui devint une maison de santé. Les premiers essais de cette compagnie furent tentés passage des Panoramas et au Palais-Royal.

Nous négligeons quelques emplacements qui n'offrent qu'un intérêt médiocre, tels que les maisons habitées par Emile Souvestre, le comte de Charolais, J.-B. Buffault, Brazier, etc., et nombre d'hôtels qui appartiennent à des personnages de deuxième et de troisième plan.

Enfin, pour être complet, nous ajouterons que le 10 août y a laissé une longue traînée de sang. Ce jour-là, un grand trou fut creusé un peu au-dessus de l'endroit où existait la barrière et dans ce trou furent jetés, pêle-mêle, quatre à cinq cents cadavres qu'on recouvrit de quelques charrettes de terre. C'étaient les Gardes suisses morts aux Tuileries en défendant le roi.

Nous parlerons maintenant sommairement de quelques rues qui donnent dans le faubourg Poissonnière, rues pleines de souvenirs.

Rue de l'Échiquier, ainsi appelée à cause d'une maison d'angle qui figurait les cases d'un échiquier. Cette rue a eu pour hôtes M. de Wenzel, le fameux fleuriste de Marie-Antoinette, Casimir Delavigne, le baron Louis, M^{me} Drouet, amie de Victor Hugo, etc.

Rue Bergère, en face le Conservatoire, s'élevait l'hôtel du banquier Rougemont de Lowenberg, dont les jardins s'étendaient jusqu'au boulevard Montmartre.

Parmi les personnages qui habitèrent la rue Bergère, nommons le marquis de Mirabeau, père de l'orateur, marquis de Lauriston, la famille Clary, M^{me} Georges et Scribe.

Rue Richer, autrefois ruelle de l'Egoût. Ney et Cambacérès y habitèrent (?). Sur l'emplacement des Folies-Bergère se dressait l'hôtel Talleyrand-Périgord. Le compositeur de musique Berton, auteur du *Délire*, d'Aline, des *Maris-garçons*, etc., y demeura en 1841.

La rue des Petites-Ecuries, ainsi dénommée en 1780, parce qu'elle longeait le bâtiment des petites écuries du roi. Méhul, l'auteur de *Joseph* et du *Chant du Départ*, s'y installa en 1817. Santerre y mourut, chez son fils, en 1805.

La rue de Paradis, qu'une torpille allemande visita en 1918 et qui fit des dégâts et des victimes (66, faubourg Poissonnière, au coin de la rue de Paradis), présente un intérêt historique considérable. En effet, c'était rue de Paradis que s'élevait l'hôtel de Raguse où fut conclue, dans la nuit du 30 au 31 mars 1814, à deux heures du matin, la capitulation de Paris, signée par les colonels Denys et Fabvier, aides de camp des maréchaux Mortier et Marmont.

Les clauses de la capitulation avaient été arrêtées, en principe, au « Petit Jardin », cabaret situé près de la barrière Saint-Denis.

« Quand Marmont entra, écrit Henri Houssaye, l'uniforme déchiré, les bottes maculées de boue et de sang, les mains et le visage noirs de poudre, on crut voir apparaître la Bataille personnifiée. L'admiration pour l'intépide soldat émut tous les cœurs et courba tous les fronts. Chacun s'approcha du maréchal, lui prodiguant les félicitations et les éloges, l'exaltant et l'encensant à l'envi. Jamais vainqueur peut-être n'avait reçu pareille ovation. Mais le vaincu de la journée ce n'était pas Marmont, c'était Bonaparte. On commençait à ne plus dire Napoléon. »

La rue Bleue abrita (au n° 20) le voluptueux Barras.

Le n° 17, dit le marquis de Rochemore, a été édifié avec les pierres provenant des maisons démolies par l'explosion de la rue Saint-Nicolas qui menaça les jours du Premier Consul.

Nous avons vu plus haut qu'une torpille aérienne avait visité la rue de Paradis, au coin du faubourg Poissonnière ; ajoutons que la « Bertha » fit au faubourg la même politesse et qu'un obus tomba au n° 54.

On voit que le faubourg Poissonnière a payé un lourd tribut à l'histoire de Paris, et qu'à ce titre on peut s'applaudir de le voir arraché à la griffe allemande.

L. D'HAMPOL.



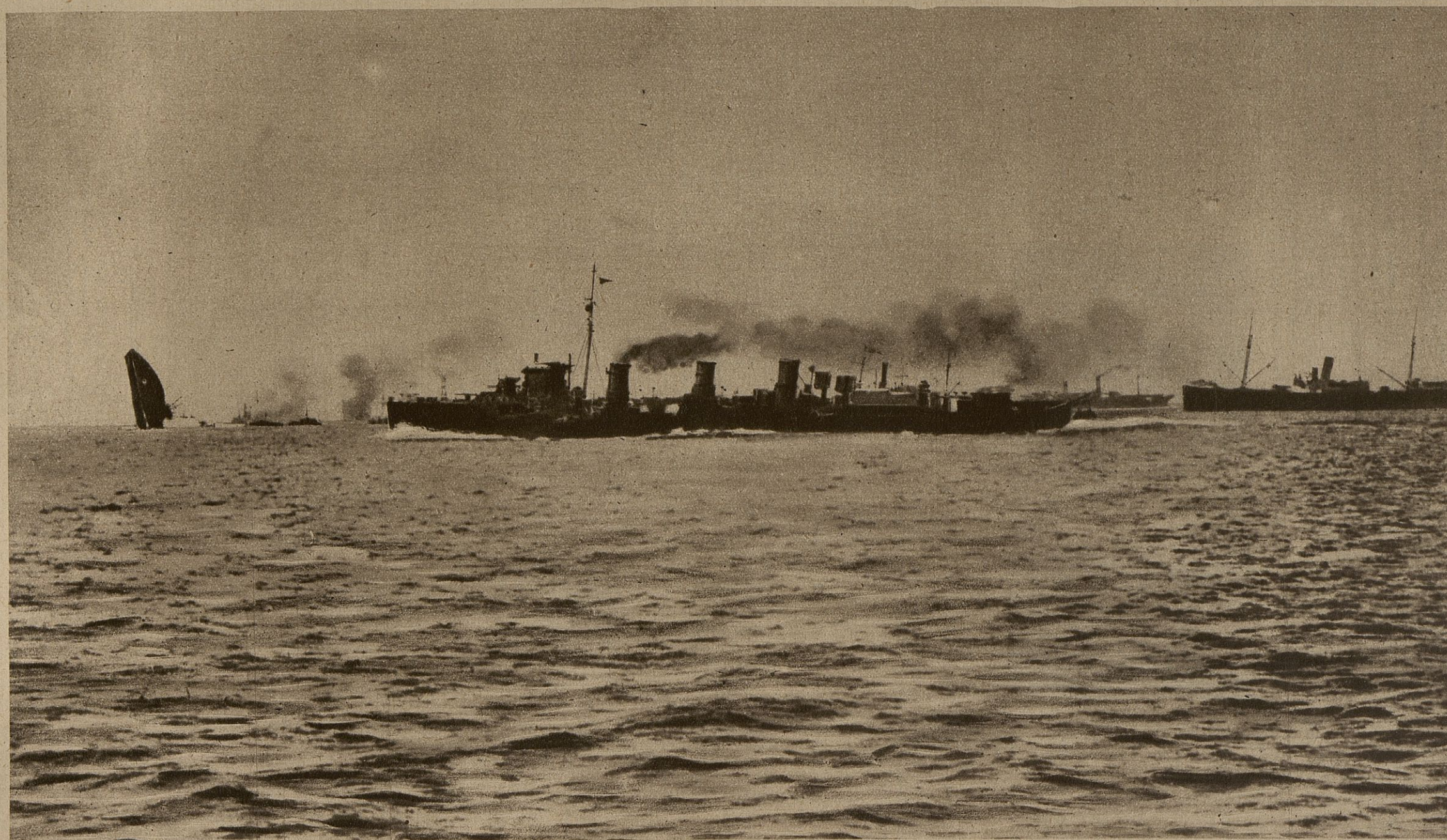
LE BOULEVARD POISSONNIÈRE EN 1835.



L'ENTRÉE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE DE NOS JOURS.

LES DERNIERS MOMENTS D'UN TRANSPORT BRITANNIQUE TORPILLÉ

8



La censure nous autorise seulement aujourd'hui à publier cette émouvante photographie qui représente un transport britannique sombrant en pleine mer, après avoir été torpillé au milieu du convoi dont il faisait partie. On voit, à gauche, le malheureux navire, trappé à mort, se dresser hors des flots qui vont l'engloutir. Ce drame a eu pour théâtre, il y a quelques mois, la Méditerranée, qui était, malgré la vigilance des marines alliées, infestée de sous-marins ennemis. Le convoi était composé, comme on le voit, de plusieurs cargos : il fut attaqué soudainement par un pirate dont rien n'avait signalé l'approche, et qui lança sa torpille à celui dont, en émergeant, il se trouva le plus près.

Le malfaiteur se hâta de disparaître et, sa présence étant signalée par son attentat, il ne chercha pas à faire d'autres victimes dans le convoi.

LE PAYS DE FRANCE

LE ROI ALBERT VA EN AVION VISITER LES TROUPES BELGES

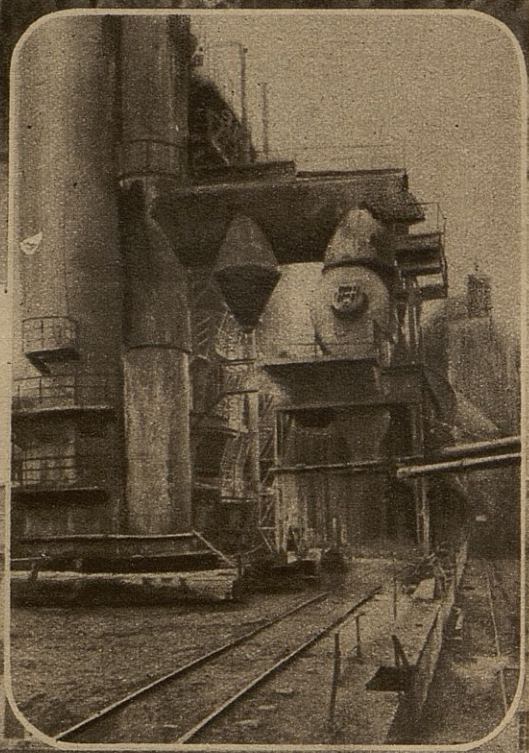


Après les généraux et les ministres, les chefs d'Etat eux-mêmes commencent à se servir d'avions pour leurs déplacements. Le roi Albert s'est dernièrement rendu par ce moyen dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, où il allait visiter les troupes belges qui occupent cette partie du territoire allemand. Voici d'ailleurs le roi dans la nacelle de l'appareil avec lequel il a fait sa tournée d'inspection. Bien que la guerre soit finie, le roi Albert tient à honneur de rester le premier soldat de son armée : il lui a prouvé une fois de plus son attachement en employant, pour aller lui rendre visite, un de ces appareils qui prirent aux hostilités une part si glorieuse. A propos de ce voyage, disons que le service postal aérien Paris-Bruxelles se fait maintenant régulièrement par avions français et belges et ne tardera pas à être étendu au transport des passagers.

LE SPARTAKISME DANS LE BASSIN DE LA RUHR



C'est généralement par des grèves que les émeutes commencent. Il en a été ainsi à Bottrop, où ces grévistes sont rassemblés devant le bâtiment de la direction des mines « Deutscher-Kaiser », réclamant une augmentation de salaires. Dans le médaillon, c'est un haut fourneau abandonné par le personnel.

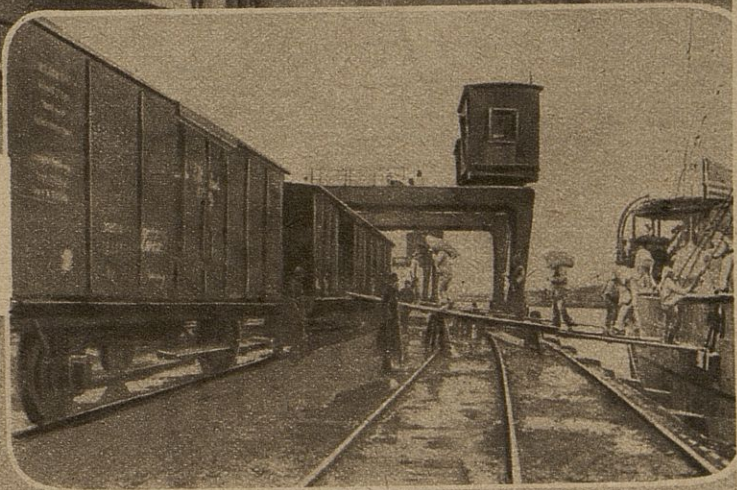


L'agitation spartakiste en Allemagne ne paraît se calmer dans une localité que pour éclater dans une autre ; les grands centres industriels et miniers en sont des foyers permanents. Dernièrement, on put voir plusieurs jours de suite à Bottrop, dans le bassin de la Ruhr, les troupes gouvernementales, venues pour réprimer l'émeute, stationnant, prêtes à intervenir, devant l'hôtel de ville dont toutes les vitres ont été brisées au cours de troubles particulièrement graves.

LE RAVITAILLEMENT DE L'ALLEMAGNE



Voici le transport débarquant la cargaison de blé envoyée d'Amérique à l'Allemagne. A Rotterdam, d'immenses approvisionnements sont prêts à être livrés aux Boches ; ils recevront désormais 370.000 tonnes par mois.



Les Allemands voulaient être ravitaillés, mais sans se dessaisir de leur flotte marchande qui leur eût servi à faire du commerce pendant que nos bateaux leur auraient porté des vivres. L'attitude énergique de l'amiral Wemyss à la Conférence de Bruxelles les a forcés à capituler. Ils livreront leur flotte qui servira à ravitailler tout le monde. Ils ont d'ailleurs déjà reçu des vivres d'Amérique : voici le premier transport qui en apporta à Neufahrwasser, sur le Rhin.



ECHOS



CHARBON EN POUSSIER

On se plaint très généralement, depuis la guerre, d'avoir trop de poussier et pas assez de morceaux de charbon. Evidemment le poussier est plus gênant à employer avec nos foyers usuels.

Il s'est trouvé toutefois des gens pour se demander si, par une adaptation à chercher, on n'arriverait pas à tirer un bon parti de ce poussier. Et le résultat a été de constater que le charbon en poussier est chose non à éviter, mais à rechercher, à condition de savoir s'en servir. Pour employer le charbon en poussier il faut organiser des appareils par lesquels le poussier est fourni en un jet comme un liquide.

Les avantages seraient considérables, d'après les expériences faites. L'utilisation du charbon serait plus complète, pas une parcelle n'en échapperait à la combustion, pas une calorie n'en serait perdue. La manipulation du combustible serait plus aisée, il arriverait par des tuyaux, sous pression, comme un liquide ; il serait facile de régler l'admission et, de la sorte, d'assurer le maintien d'une température constante et uniforme. De sorte qu'au lieu de se plaindre, comme on le fait, d'avoir du charbon en poussier, il faudrait réduire tout le charbon en morceaux en poussier, pour l'utiliser plus facilement, avec moins de main-d'œuvre et plus complètement. Il faut savoir s'adapter et trouver le bon côté des choses.

LEGMES DÉSÉCHÉS

Pour empêcher la perte de légumes divers, les Boches ont créé beaucoup d'usines pour la dessiccation de ces produits, afin de s'opposer à la déperdition par corruption. Ils en ont édifié 700 rien que pour les pommes de terre. De la sorte, les pertes dues à la pourriture et à la congélation du précieux tubercule sont évitées. Ils en ont créé 400 rien que pour la dessiccation du chou, 150 pour le maïs, 400 pour divers légumes (dessiccation partielle), et 22 pour la dessiccation du lait.

L'industrie existait avant la guerre, mais durant celle-ci elle a pris un développement considérable. En 1913-1914, elle pouvait dessécher 11.500.000 quintaux ; en 1915-1916, plus de 17 millions, et maintenant elle est équipée pour 37 millions. Cette industrie s'est aussi beaucoup développée dans le voisinage de la Bochie, en Hollande. Pour en faciliter l'essor les autorités allemandes ont fait l'éducation du public et montré par des leçons de choses combien il est profitable de dessécher les légumes en temps voulu pour empêcher les pertes qui se produisent normalement et pour prouver au public que les légumes desséchés sont très acceptables.

Cette industrie, née aux Etats-Unis, devrait prendre un développement considérable en France où, malheureusement, elle a été trop négligée.

LES MOUVEMENTS DU SOLEIL

Il est entendu que le soleil ne tourne pas autour de la terre, avec le reste de l'univers, comme il semble et comme on a pu le croire. Mais il ne résulte pas de ceci que le soleil est immobile.

Il n'est nullement immobile et présente au moins deux mouvements.

D'abord il tourne sur lui-même, comme le fait aussi la terre. Ce sont les taches solaires qui l'ont démontré. Les taches solaires sont des accidents, des phénomènes d'assez longue durée. Or, on s'est aperçu que ces phénomènes se déplacent ou plutôt semblent se déplacer sur le disque du soleil et toujours dans le même sens. Et aussi toujours avec la même vitesse à peu près. On voit une tache apparaître sur un des bords du disque et le traverser jusqu'à l'autre bord en une quinzaine de

jours ; puis elle disparaît et, quinze jours après, reparait au bord où elle se montra d'abord.

A coup sûr les taches ne se promènent pas : c'est le globe formé par le soleil qui, en tournant sur lui-même, donne lieu à ces apparences. En y regardant de près on constate toujours par l'examen des taches solaires que la durée de rotation du soleil varie avec le point de la surface solaire considéré. Elle est plus faible vers l'équateur que vers les pôles, ce qui ne peut surprendre, le soleil étant une masse fluide.

Ainsi à l'équateur solaire la rotation se fait en vingt-quatre jours environ ; à 45°, elle se fait en vingt-huit jours ; et à 75° en trente jours.

L'autre mouvement du soleil est celui par lequel il se déplace dans l'espace vers un point du ciel encore mal déterminé et qu'on appelle *apex*. Il se déplace, entouré de ses planètes qui le suivent fidèlement, à la vitesse de 20 kilomètres par seconde environ.

LE ROSSIGNOL ET LE CANON

Un correspondant de la revue anglaise *Spectator* a fait part à celle-ci d'observations personnelles sur l'attention que les oiseaux peuvent prêter aux détonations. Il raconte qu'étant cantonné au voisinage de carrières où l'on fait jouer la mine à de nombreuses reprises chaque jour, une fois en particulier, à dix heures du soir, il a observé que jamais les rossignols n'interrompent leur chant. Le bruit des explosions les laisse parfaitement indifférents, bien que, chaque fois, le tapage dure une demi-heure et soit comparable à celui d'un raid nocturne par avions.

Un autre correspondant du même recueil, qui habitait une localité où se trouvaient des batteries de défense contre avions, a fait la même observation. Les canons ont beau faire rage dans leur tir contre les avions boches, les rossignols continuent imperturbablement leur concert. Pas la moindre trace d'émotion dans leur chant. Les hiboux, eux aussi, continuent leur musique : le son du canon ne les impressionne nullement.

Ce n'est pas le cas des chauves-souris. Celles-ci sont évidemment inquiètes ; elles se précipitent en tous sens, nerveusement,

comme pour passer entre les projectiles. Les oiseaux auraient-ils plus de courage ou moins de sensibilité que les mammifères ? On ne sait trop. Les observations manquent sur ce point. On aimerait savoir comment se comportent à l'égard de la canonnade les chevaux, les chiens, les ânes, les mulets, les chats.

TÉLÉGRAPHIE SANS FIL SOUS-MARINE

Une information officielle de New-York nous révèle que le « Navy Department » s'est servi pratiquement de la télégraphie sans fil sous-marine ou souterraine pendant la guerre — secret jalousement gardé jusqu'à ce jour.

Dans les milieux autorisés on émet l'opinion que le développement pris en Amérique pendant les hostilités par l'usage de la télégraphie sans fil sous-marine et souterraine, à la suite des recherches et travaux originels de l'éminent savant qu'est M. James-H. Roger, de Hyattsville (Maryland), constitue un des progrès scientifiques les plus considérables qu'ait provoqués la guerre.

Le nouveau système employé jusqu'ici n'a reçu que des messages et radio-messages envoyés par de puissantes stations d'Europe, qui furent reçus et lus à des stations réceptrices souterraines des Etats-Unis, et mieux, dans bien des cas, qu'ils ne l'eussent été par les stations réceptrices aériennes beaucoup plus coûteuses.

Le « Navy Department », en ce qui concerne plus spécialement la télégraphie sans fil sous-marine, a révélé que, grâce à l'adoption et à la mise en pratique de la théorie de M. Roger, des sous-marins en plongée ont pu intercepter des messages radiotélégraphiques envoyés de terre et qu'avec un appareil de transmission tout à fait primitif on a réussi à transmettre des messages à une distance d'environ 3 kilomètres et demi, messages envoyés par un fil immergé simulant le sous-marin.

POUR AUGMENTER LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE

Un procédé qui est employé en Amérique et dont on dit grand bien permet d'établir dans les jardins de petites dimensions des cultures de pommes de terre relativement étendues. C'est la culture en hauteur substituée à la culture en superficie.

On délimite dans son jardin un rectangle ou un carré ayant un mètre ou deux de côté : la longueur que l'on veut, s'il s'agit d'un rectangle. On l'entoure d'une barrière à claire-voie, ou d'un treillage de fil de fer. On a labouré le sol auparavant, on y met un peu de fumier (et des

cedres de bois si on en a : elles sont riches en potasse). Sur cette couche on place un certain nombre de pommes de terre, entières ou fragmentées (couper en long pour fragmenter, car les bourgeons se trouvent à un bout de la longueur, non dans la largeur). Puis on pose sur les pommes de terre une couche de terre et de fumier encore et on plante de même. Le tas monte peu à peu : le treillage ou la barrière sert à l'empêcher de s'effondrer. De la sorte on superpose 20, 30, 50 couches de pommes de terre, chacune dans sa couche de terre et de fumier. Et c'est tout. On arrose un peu par le haut en cas de sécheresse. Le rendement serait très considérable. Pour faire la récolte on démolit le tas. Les tiges s'échappent par la face supérieure du tas et aussi par les côtés de celui-ci.

C'est là une variante d'une méthode parfois adoptée pour le fraisier. On cultive souvent le fraisier dans des tonneaux placés debout, remplis de terre et de fumier et dont la paroi a été percée d'orifices espacés. Dans chaque trou on plante un fraisier. Et du tonneau sortent des tiges en quantité, supportant des fruits qui restent propres et nets, n'étant pas en contact avec le sol.

On peut essayer du procédé pour les pommes de terre. Elles sont plus utiles en alimentation que la fraise. A noter que déjà en Suisse on fait usage de la méthode qui vient d'être décrite.

NOUVELLES DE JUPITER

La planète Jupiter se dérange-t-elle ? En tout cas un astronome de Bristol, M. Frank Sargent, y a découvert, le 16 janvier, une protubérance lumineuse sur le rebord oriental. Il semble s'agir là d'une saillie réelle, non d'un effet d'optique. Une montagne aurait-elle pris naissance, ou bien un volcan aurait-il repris son activité ? On n'en sait rien.

LE FIL DE FER BARBELÉ

Ce n'est point une invention boche comme les « grands professeurs » de Bochie sembleraient vouloir le faire croire, à lire certains articles de la presse d'outre-Rhin.

Cette ronce artificielle est d'origine américaine : elle a été inventée par le colonel Eldridge. Mais ce n'était pas pour l'employer à la guerre à laquelle il participa en 1864-1865 : il la destinait à enclore le bétail, tout simplement.

Le *barbed-wire* primitif n'était pas aussi parfait que celui que nous connaissons : il consistait en épingles à cheveux serrées entre deux fils tordus. Il plut toutefois et se répandit. Il gagna l'Afrique du Sud en particulier, et ce furent les Boers qui, les premiers, eurent l'idée de remplacer les chevaux de frise par des fils barbelés.

Dès lors, ceux-ci devinrent outil de guerre et furent utilisés lors des guerres russo-japonaise et balkaniques.

Les réseaux de fils barbelés constituent un obstacle très redoutable. Au début, un obus réussissait bien à les détruire sur une largeur de 30 mètres environ ; mais les réseaux Brun ne se laissent pas anéantir ainsi. Au contraire, plus ils sont bombardés et plus le fouillis qu'ils forment est inextricable. Les hommes qui réussissent à y entrer ne réussissent jamais à en sortir.

EN BOCHIE ⁽¹⁾

CARNET DE ROUTE D'UN SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS
(SUITE)

Landau, février 1919.

Je suis comme tout le monde, je n'aime pas attendre. Cependant, aujourd'hui, je ne regrette pas « mon poireau » et je n'en veux pas à Louis D... qui est resté absent plus d'une heure alors qu'il m'avait dit : « Je suis là dans cinq minutes. »



...Coiffé d'une extraordinaire casquette.

Dans ce corps de garde, j'ai vu une chose qui m'a vivement frappé et qui jette une lumière éblouissante sur la mentalité boche et surtout sur le système d'éducation des Allemands.

Cinq ou six gamins d'une douzaine d'années vont et viennent dans le poste de police. Les uns balayent ; les autres, attentifs aux moindres gestes des dragons, courent leur chercher des cigares ou des cigarettes et font leurs commissions au dehors ; d'autres surveillent le feu, bourrent le poêle, scient du bois, cassent du charbon... En un mot, ce sont de jeunes valets bien stylés, appointés seulement de quelques rares « pfennigs », mais qui sont nourris et couchés : nourris de restants de gamelles, couchés sur des paillasses comme les hommes de garde et dans la même pièce.

Le maréchal des logis de service à qui je demandais quelques tuyaux sur cette marmaille-là a tenu à me faire assister à la petite séance suivante :

Il a appelé un des gosses, un gosse coiffé d'une extraordinaire casquette, et lui a glissé quelques mots à l'oreille...

Aussitôt celui-ci, prenant une attitude militaire et un air important, s'est mis à crier en allemand de toute la force de ses poumons : « Rassemblement ! »

Alors, les autres gamins, abandonnant immédiatement leurs occupations, se sont placés sur un rang devant lui dans un impeccable « garde à vous », un « garde à vous » à rendre des points à nos chasseurs à pied eux-mêmes.

Le gamin à l'extraordinaire casquette, le chef, a ordonné :

— Allez chercher les armes !

Rapides comme un troupeau de jeunes zèbres, ses camarades se sont éclipsés, puis sont venus se reformer devant lui, dans le même ordre, armés de bâtons simulant des fusils.

— Garde à vous... Présentez l'arme !... Arme sur l'épaule !

Tous ces mouvements furent merveilleusement exécutés et avec un ensemble parfait.

Et tout à coup, par mégarde, un des crapauds a laissé tomber son « fusil ».

Oh ! ça n'a pas traîné. Le moutard à l'extraordinaire casquette, le chef, a bondi sur lui et lui a donné une gifle..., mais une gifle à lui décoller la tête.

L'autre, sans un mot, sans un murmure, s'est baissé, a ramassé son bâton et s'est mis dans la position du « Présentez l'arme » devant celui qui venait de le frapper.

Il fera de même quand il aura vingt ans, quand il sera un véritable soldat et ça... c'est de la bonne éducation boche.

Ah ! si un gosse, même couvert d'un bicorné de maréchal, avait fait cela à un « Poulbot » de chez nous !

Mais bientôt le défilé a commencé.

— Garde à vous !... A droite, droite !... En avant..., marche !

Ils se sont tous mis à tourner autour de la pièce, tandis que le « gentleman coiffé », le chef, à l'aide de deux baguettes, a commencé de tambouriner sur une table et à siffler pour imiter le fifre.

Une modulation plus aiguë, un coup de baguette plus énergique et voilà mes gaillards partis au pas de parade, au « pas de l'oie », avec un sérieux, un sérieux à vous faire mourir de rire.

Faut-il vraiment rire ?

En France, quand un « bleu » arrive à la caserne,

il ne sait même pas faire le salut militaire... En Bochie, il n'ignore rien, absolument rien du métier de soldat. On le lui a enseigné dès son plus jeune âge, à l'école ; il a ça dans la peau, il a ça dans le sang.

Rognons le bec et les ongles à ces tristes oiseaux de proie, mais n'espérons pas qu'ils ne repousseront jamais.

Et sur cette belle phrase, je vais me coucher.

Landau, février 1919.

Comme j'allais me faire faire une beauté pour recevoir mon régiment qui est arrivé ce matin à onze heures, mon coiffeur au blaireau léger, à la lame rapide, m'a posé sa quotidienne question :

— Croyez-vous que nous resterons Français ?

Rester Français ! Il se considère déjà comme étant des nôtres, cet idiot-là !

Je lui ai fait ma quotidienne réponse :

— Jamais ! Boches vous êtes, Boches vous resterez, et nous ne mélangerons, pour rien au monde, votre adorable (!) race à la nôtre.

— Alors, ce n'est pas bon pour nous ! Nous allons être obligés de payer !

— Un peu !

— Nous aurions pourtant bien voulu rester Français.

— Pour ne pas payer ?

— Oui !... et pour gagner de l'argent... Maintenant, en Allemagne, on ne gagnera plus rien.

Aimable, trop aimable « friseur » !... Encore s'il était le seul qui m'ait demandé : « Croyez-vous que nous resterons Français ? » Mais c'est qu'ils sont nombreux, très nombreux même, ceux qui m'ont posé ce point d'interrogation-là.

Ils sont ineffables, ces cyniques bandits ! Maintenant qu'on leur a mis la main au collet, ils s'aperçoivent qu'ils seraient vraiment plus à leur aise dans la peau d'un honnête homme et, pour simplifier les choses, ils demandent gentiment à faire partie de la ligue des braves gens.

Avec un ensemble parfait, les Boches entonnent leur grand air :

« Oublions le passé... »

Chantez, chantez tant qu'il vous plaira, mes bons amis... ; ce n'est pas encore cette musique-là qui nous endormira.

L'arrivée de mon régiment dans Landau a été une entrée complètement réussie.

Ah ! qu'on est fier d'être hussard quand on voit des choses comme ça !

Colonel et musique en tête — il est très chic notre colonel — nos soldats, sabres au clair, fièrement campés sur leurs chevaux, ont défilé dans la ville dont tous les habitants étaient dehors.

Et j'étais content, plus que je ne saurais dire, de voir « grouiller » cette foule qui n'avait d'yeux que pour nos cavaliers, car cette phrase de mon Boche, celui dont je suis l'hôte, me revenait sans cesse à l'esprit :

« Quand nous étions en France, jamais les gens ne sortaient pour voir nos parades et ceux que nous croisions par hasard, dans la rue, regardaient à peine nos régiments. Chez vous, on n'aime pas l'apparat militaire. »

Si, peu sympathique Teuton, les Français aiment l'apparat militaire ; mais les Français sont fiers et dignes. Le panache, nous l'adorons, au contraire !

Mais le panache, vous autres Allemands, vous ignorez ce que c'est ; vous n'en avez jamais eu à vos chapeaux... Vous avez toujours porté le casque à pointe.

Laissant de côté toute attitude correcte et militaire, Freyssinel m'a fait de loin des mouvements de bras qui le faisaient ressembler à un moulin par grand vent.

Je me suis élancé vers lui.

Du haut d'Usu, il m'a annoncé les meilleures nouvelles que l'on puisse imaginer :

— Ironie est couronnée jusqu'à l'os..., Moïse est mort enragé.

Sa bonne balle qu'il s'efforçait de rendre sérieuse m'avait rassuré complètement sur le



...Moïse n'aime pas les voleurs.

sort des deux pauvres bêtes et j'aurais très bien pu me passer de l'aveu qu'il me fit quelques secondes après :

— Ils sont comme moi en très bonne santé.

Mais, avant tout, Freyssinel a tenu à me raconter l'histoire admirable (oh ! combien !) de Moïse empoignant par le fond de la culotte un Boche qui venait de lui chiper, à lui, Freyssinel, sa boule de pain.

— Voyez-vous, maréchal des logis, ce chien-là devient plus intelligent chaque jour.

— Ne le pousse pas trop, il mourrait d'une méningite.

— D'une méningite ?

Et en matière de conclusion, Freyssinel, prenant un air grave, a dit : — Tiens, je n'y avais pas pensé à ça... Pauvre Moïse ! Il faudra que je lui donne des poudres contre cette maladie-là !

Oui, pauvre Moïse !... Et si mon tampon veut te droguer, le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est, en fait de poudres, de prendre la... poudre d'escampette.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 221, 222, 223, 225, 226, 229 et 231 du Pays de France.

DUNKERQUE DÉCORÉE PAR LE ROI D'ANGLETERRE



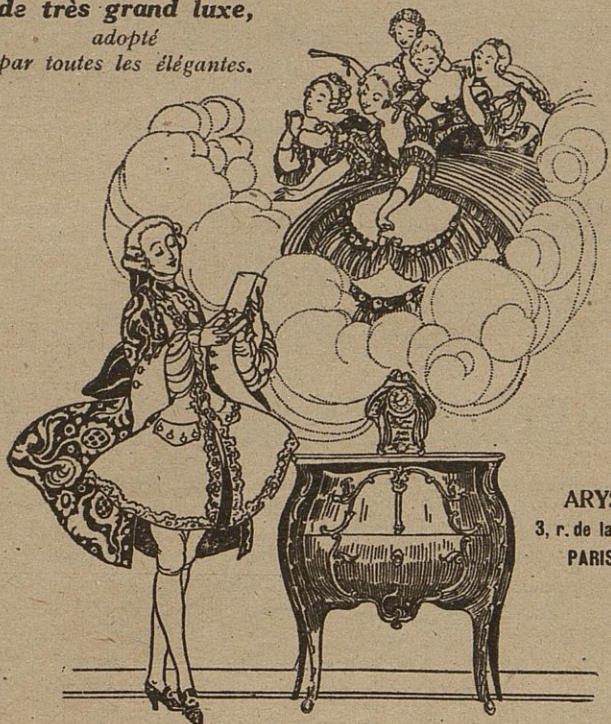
Le maréchal Pétain a dit, lorsque Dunkerque, en 1917, fut décorée de la Croix de guerre : « Cette ville est l'exemple de toute la nation. » L'amiral Keyes, en épinglant la Croix du service distingué sur le coussin de velours que lui présentait M. Terquem, maire de Dunkerque, a prononcé ces paroles : « Cette précieuse décoration commémore l'admiration de l'armée anglaise pour le rôle héroïque de la cité pendant la guerre. » Ces mots étaient dits devant la statue de Jean-Bart.



Pour reconnaître la conduite héroïque de la ville de Dunkerque pendant la guerre, le roi Georges V lui a décerné la « Distinguished service Cross » — Croix pour services distingués, que l'amiral Keyes, le vainqueur de Zeebrugge et d'Ostende, a solennellement remise à sa municipalité le 18 mars. Verdun était jusqu'alors la seule ville de France honorée de cette distinction. Après la cérémonie, l'amiral passa les troupes en revue. L'amiral Ronarc'h était présent.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.
Flacon réclame, franco : 16 fr.50

TEINDELYS

donne un teint de lys



Les produits TEINDELYS rajeunissent
et embellissent.

Tous produits
de beauté

Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème
grand modèle 9 fr., f° 10 fr. 70;
petit modèle, 5 fr., f° 6 fr. 20;
Savon, 4 fr., f° 5 fr.; Eau, 10 fr.,
f° 13 fr.; Bain, 4 fr., f° 5 fr.;
Lait, 12 fr., f° 15 fr.

Formules
scientifiques

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, Parfums de luxe, 3, rue de la Paix, Paris,
et toutes parfumeries.

CONCOURS N° 43



RÉSULTATS

Voici la solution de ce problème. On
reconnait la tête de Napoléon I^{er}.

Nous avons reçu pour ce concours
435 réponses exactes.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT COMME SUIT :

1^{er} PRIX : 20 fr. en espèces.

M. C. DIEUDONNÉ, rue Rouget-de-l'Isle, Moulins (Allier). (Écart : 3.)

2^e PRIX : 10 fr. en espèces.

M. J. FISCHER, Beblenheim, près Colmar (Haut-Rhin). (Écart : 9.)

DU 3^e AU 10^e PRIX : 5 fr. en espèces.

M^{me} C. GRÉGOIRE, Priez, par Pougues-les-Eaux (Nièvre). (Écart : 15.)

M. F. ROBERT, 27, rue de Navarin, Paris. (Écart : 42.)

M. E. NICOLLET, 18, rue Dauphine, Valence (Drôme). (Écart : 48.)

M. C. GRULEY, Jumièges (Seine-Inférieure). (Écart : 65.)

Maréchal des logis RIBOUT, 4^e d'Art^{re}, Revigny (Meuse). (Écart : 65.)

M^{me} J. LACHAUD, 121, avenue d'Orléans, Paris. (Écart : 75.)

M. E. DAMERY, 9, rue de la Barre, Etréaupont (Aisne). (Écart : 113.)

M^{lle} A. MERCIER, 38, rue Legendre, Paris. (Écart : 113.)

Nous donnons à la page II des annonces
la **Liste des POCHETTES SURPRISES**
qui ont été attribuées à la 3^e Série.

ATTENTION!

Les bénéficiaires
des pochettes
doivent, quand
ils réclament leur prix, joindre à leur lettre
le bon placé dans la pochette, ainsi que l'en-
veloppe numérotée; ces pièces justificatives
sont absolument nécessaires pour le retrait
du prix attribué.

Pochette Surprise

BON N° 4

4^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 1

POCHETTE
SURPRISE

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 2

DIRECTION DES CONCOURS
DU "PAYS DE FRANCE"

Veillez m'adresser la "Pochette Surprise"

N° _____
qui sera demandée (indiquer en chiffres
le nombre de fois) _____ fois.

DATE D'ENVOI : _____

NOM ET PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

LOCALITÉ : _____

DÉP^t : _____

Signature : _____

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 3

4^e SÉRIE

valable jusqu'au
10 avril 1919

Le présent bulletin sera
reçu jusqu'au 10 avril
inclus.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 4

Blessés!
Anémiés!



retrouvent

SANTÉ, VIGUEUR et FORCÈS
par l'emploi du

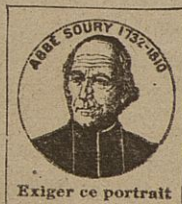
VIN de VIAL
au QUINA, VIANDE
et LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

Son heureuse composition en fait le plus puissant
des fortifiants et le meilleur des toniques que
doivent employer toutes personnes débilitées et
affaiblies par les angoisses et les souffrances
de l'heure présente

DANS TOUTES LES PHARMACIES

MALADIES de FEMME

LE RETOUR D'AGE



Exiger ce portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers
qui les menacent à l'époque du **RETOUR
D'AGE**. Les symptômes sont bien connus.
C'est d'abord une sensation d'étouffement et
de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées
de chaleur qui montent au visage pour faire
place à une sueur froide sur tout le corps. Le
ventre devient douloureux, les règles se renou-
vellent irrégulièrement ou trop abondantes, et

bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée
aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire
une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint
l'âge de quarante ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise,
doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à
des intervalles réguliers si elle veut éviter l'afflux subit du
sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture
d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle
n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se
portera de préférence aux parties les plus faibles et y déve-
loppera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancères,
Métrite, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les pharmacies :
le flac., 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les 4 flac., 20 fr. fr^{co} gare contre
mandat-poste adr. à la Pharmacie Mag. **DUMONTIER**, à Rouen.
(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits.)

Le **CREDIT COMMERCIAL DE FRANCE** (Société anonyme
au capital de 45 millions de francs) émet, en ce moment,
38.000 actions de 500 francs, jouissance du 1^{er} janvier 1919,
réservées aux actionnaires dans la proportion de deux actions
nouvelles pour cinq anciennes.

Le droit de souscription est justifié par la remise du cou-
pon n° 2 des actions au porteur ou par la présentation des cer-
tificats nominatifs qui sont estampillés. Les droits des action-
naires mobilisés sont réservés.

Le prix d'émission est fixé à 525 francs payables : 275 francs
en souscrivant, et 250 francs du 1^{er} au 5 mai 1919.

Les nouvelles actions seront assimilées aux anciennes aus-
sitôt après leur libération.

Les souscriptions sont reçues du 12 mars au 5 avril 1919 :
A Paris, au **Crédit Commercial de France**, 20, rue La Fayette,
ou dans ses agences de quartier ;

En province, dans ses succursales ou agences de LILLE,
TOURCOING, LYON, MARSEILLE, NICE, DRAGUIGNAN et GRASSE.

L'insertion légale a été faite aux *Bulletins des Annonces
légales obligatoires*, des 21 mai 1917 et 10 mars 1919.

LA VIE CHÈRE

Il faut la combattre partout

IL N'Y A PAS DE PETITES ÉCONOMIES

Vous épargnez votre temps,
votre argent et votre peine grâce au

RASOIR APOLLO

Et vous ferez en un clin d'œil
votre barbe facilement, hygiéniquement.

En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRE
31, rue Pastourelle, Paris

Jeunes Gens classe 20-21

réformés, personnes faibles,
rendez-vous forts et robustes
par la nouv. méthode de cul-
ture phys. de chambre, sans
appareils, 10 minutes par jour,
pour créer une nation forte et
saine et défendre la patrie.
Brochure gratuite, timbre.
WEHRHEIM, Le Tréport (Var).

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME

Toutes
oppressions

EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE

P^{re} boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Pour suivre les préliminaires de paix

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE

et chez tous les libraires et marchands de journaux.

LE

PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile

titres et impression blancs

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

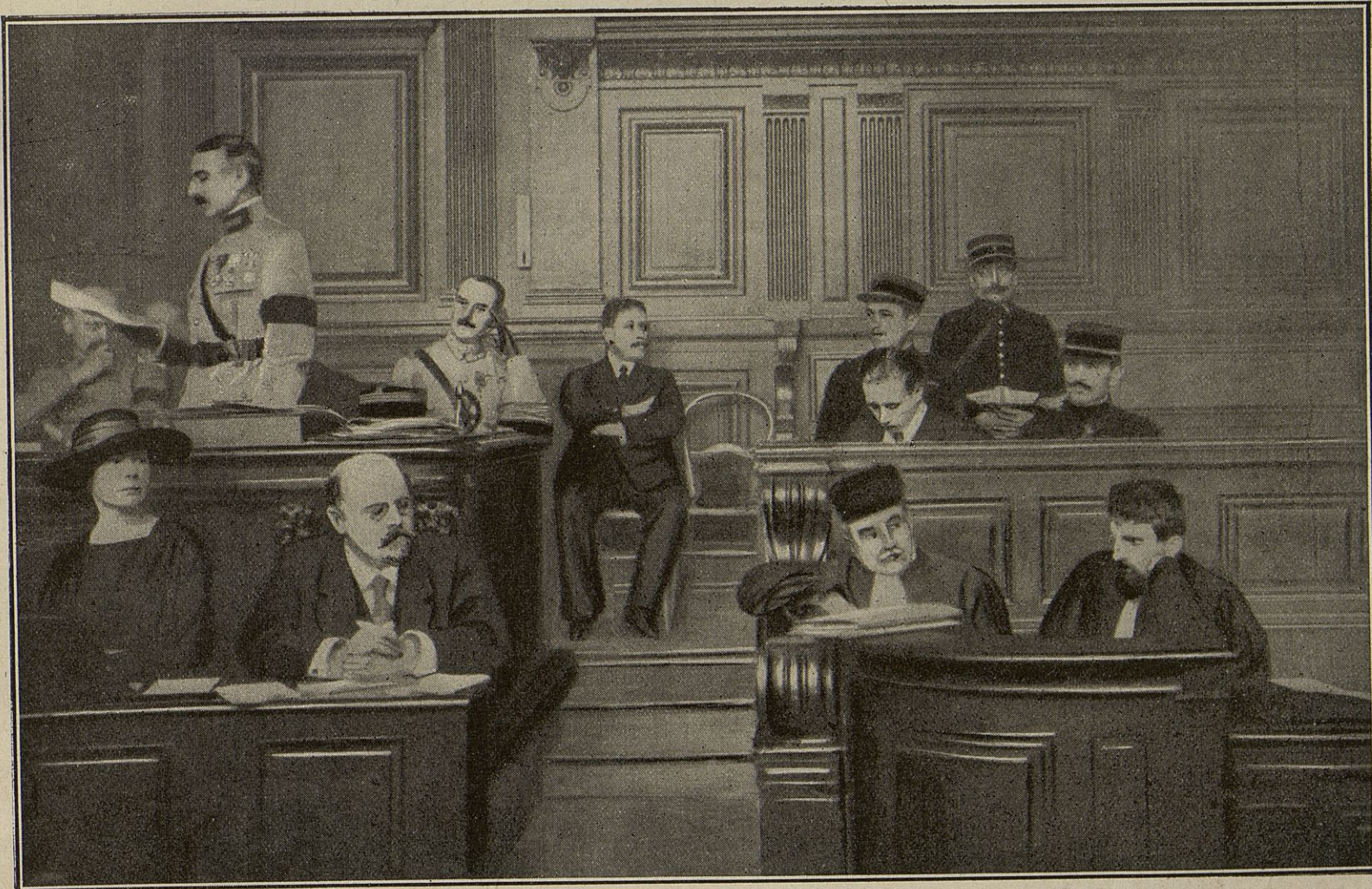
FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"

6, boulevard Poissonnière, Paris.



C'est une rentrée sensationnelle que celle de 1919 à l'École Polytechnique ; aux nouveaux élèves se mêlaient ceux qui viennent reprendre leurs études interrompues en 1914 et qui reviennent du front comme officiers, chevrons, décorés, quelques-uns même mutilés. Deux cents polytechniciens des promotions rentrées le 17 mars sont morts pour la France pendant la guerre. On voit, à gauche, le général Curmer décorant de la Légion d'honneur quatre élèves de l'École : les lieutenants Bedaux, Barois, Labaye et Fresnay de Coutard. A droite, le drapeau de l'École.



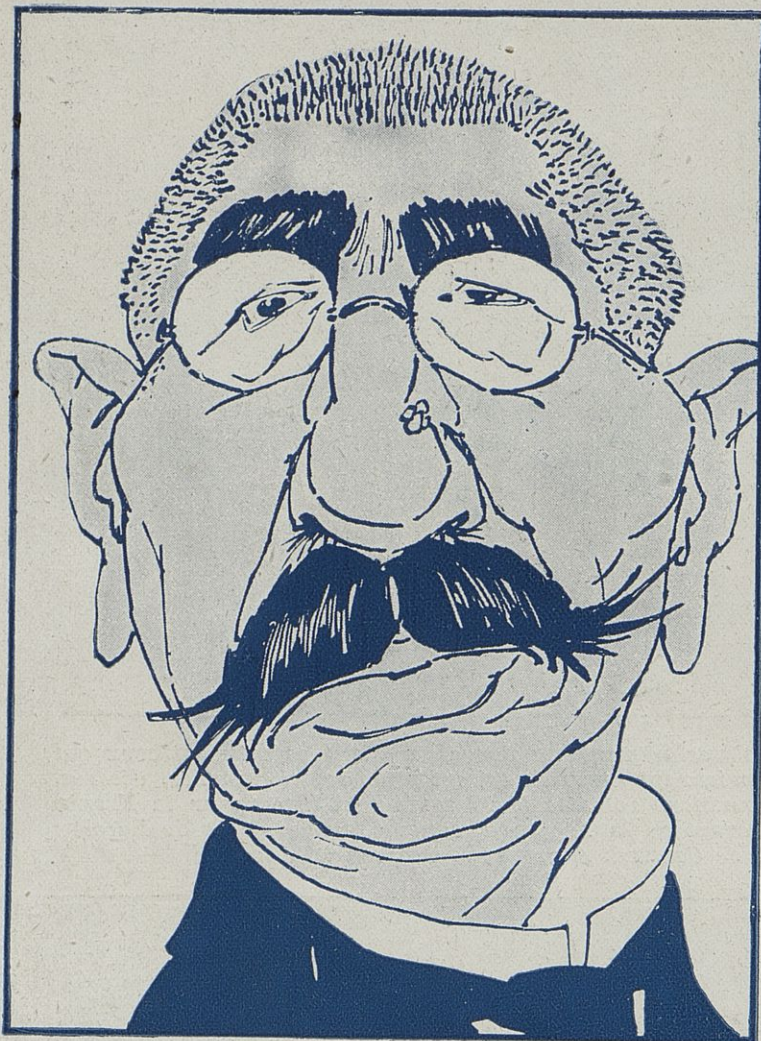
Le 3^e conseil de guerre a jugé, le 14 mars, l'anarchiste Cottin qui avait résolu la mort de M. Clemenceau et faillit, en effet, le tuer. Voici le meurtrier devant ses juges. On le voit, à droite, écoutant la tête penchée la lecture du rapport du magistrat instructeur, que fait le capitaine Thibaut, greffier du conseil. Devant Cottin, en toque, son défenseur, M^e Oscar Bloch, dont l'éloquence ne put éviter la condamnation à mort. Cottin s'est déclaré à l'audience prêt à recommencer le geste qui l'amenait en conseil de guerre et dont il n'a manifesté aucun regret. Il a signé un pourvoi en revision.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 231 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 11 et intitulé : « Verdun photographié par un avion boche. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

QUELQUES TÊTES DE BOCHES NOTOIRES



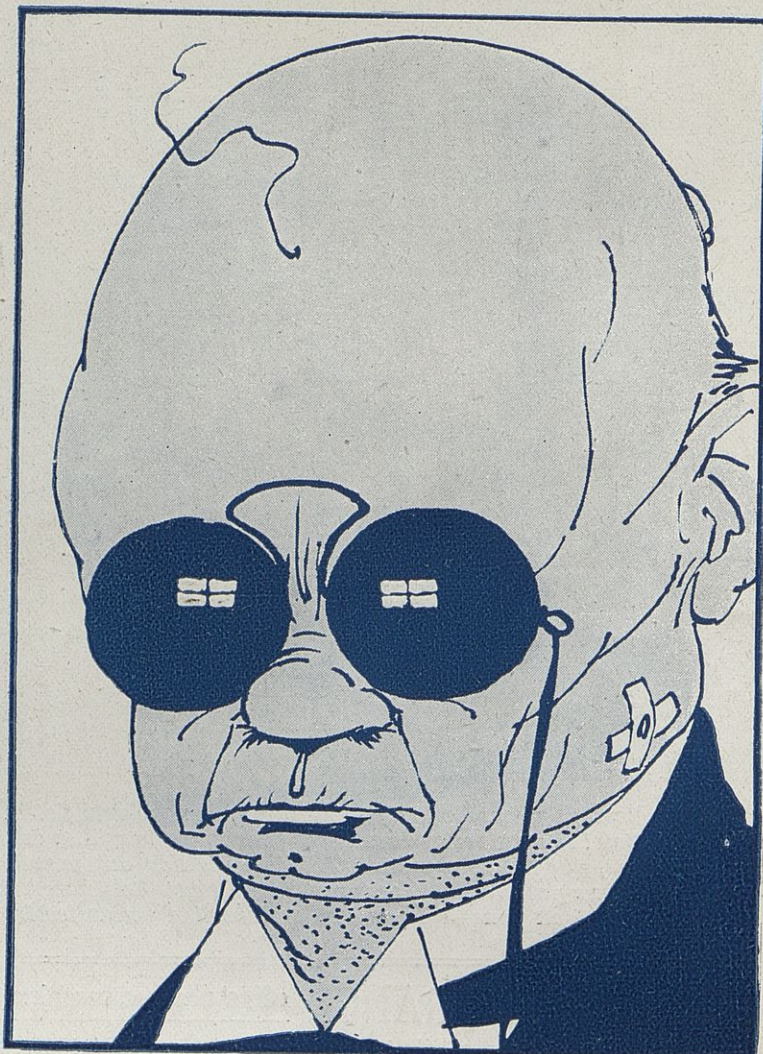
HIMMLER.



GOEBBELS.



GÖRING.



HITLER.